

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**

D E  
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.*

**DEDIÉ<sup>1</sup> AU ROI.**

DECEMBRE 1765.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

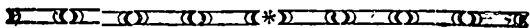


MDCCLXV.





# JOURNAL HELVETIQUE.



DECEMBRE 1765.



(\*) P E N S E ' E S

DETACHE'ES SUR LA MORT.

**L**ES passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant & d'incompréhensible. Tous les homes veulent vivre; ils regardent la mort come le dernier des malheurs. Toutes leurs passions les ata-

N n 2



(\*) L'année que nous començons nous avertit que le tems s'envole, & que l'éternité s'approche à grand pas. Ces réflexions sur la mort, toujours, utles le seront donc particulièrement dans les conjonctures présentes.

chent à la vie, & cependant ce sont leurs passions elles mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur ; & il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie , est aussi le premier qui l'ap proche du tombeau. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé ; & come si c'étoit pour lui un crime de vivre , il suffit qu'il vive, pour mériter de mourir. Nous portons tous en naissant la mort dans nôtre sein ; il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici bas les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par la mort. Nous mourons tous les jours ; chaque instant nous dérobe une portion de nôtre vie, & nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la fanté s'use, tout ce qui nous environne nous détruit. Les alimens nous corrompent , les remèdes nous afoiblissent ; ce feu spirituel, qui nous anime au dedans , nous consume ; & toute nôtre vie, n'est qu'une longue & pénible agonie.

La mort nous paroît toujours come l'horison qui borne nôtre vue ; s'éloignant de nous à mesure que nous en aprochons, ne la

voyant jamais qu'au plus loin, ne croyans jamais pouvoir y atteindre. Chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés. Dieu frappe autour de nous, nos proches, nos amis, nos maîtres; & au milieu de tant de têtes & de fortunes abatues, nous demeurons fermes, come si le coup devoit toujours porter à coté de nous, & que nous eussions jetté ici bas des racines éternelles.

La mesure de nos destinées n'est pas égale. Les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, & qui semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervale entre l'instant qui les voit éclore, & celui qui les voit sécher & disparaître. Nous vivons tous incertains de la durée de nos jours, & cette incertitude endort nôtre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différens âges de nôtre vie. Si en naissant, nous portions écrit sur nôtre front le nombre de nos années, & le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe & certain, quelque

éloigné qu'il pût être, nous occuperait ; nous troublerait, & ne nous laisserait point un moment tranquilles ; nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous ; cette image toujours présente, malgré nous, à notre esprit, nous dégouterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge & ennuyeux ; & cette même mort, qui peut arriver chaque jour, chaque instant, nous laisse toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune ; & parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourons pas aujourd'hui, nous vivons, come si nos années devoient être éternelles.

La mort est presque toujours l'écueil & le terme fatal de la gloire des Grands. Les vaines louanges dont on les avoit abusés pendant leur vie, descendent presque aussi tôt avec eux dans l'oubli du tombeau. Ils ne survivent pas long-tems à eux mêmes ; ou s'il en reste quelque souvenir parmi les homes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures, qu'à la vanité des éloges. Leurs louanges n'ont eû que la même durée de leurs bienfaits ; ils ne font plus rien, dès qu'ils ne peuvent plus rien ; leurs adulateurs même deviennent leurs censeurs. De nouvelles espérances

forment un nouveau langage ; on élève sur les débris de la gloire du mort, la gloire du vivant ; on embélit de ses dépouilles & de ses vertus celui qui prend sa place. Les Grands sont proprement le jouet des passions des homes ; leur gloire n'a point de consistance assurée, & elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

La gloire de l'Usurpateur, qui s'est élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent, & chassé l'héritier légitime pour se mettre en sa place & se revêtir de sa dépouille, sera ensevelie avec lui dans le tombeau ; sa mort dévelopera la honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'oposoient aux discours publics ses succès & sa puissance étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avoit été contraint de donner à sa personne. C'est alors que tous les grands motifs de crainte & d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonstances les plus honteuses de sa vie ; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses, que l'adulation avoit tant exaltées, & l'on en exposera l'indignité & la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques que l'on ne conoissoit que sur la bone foi des éloges publics, & l'on n'y trouvera que

les droits les plus sacrés de la nature & de la societé foulés aux pieds : On le dépouillera alors de cette gloire injuste & barbare dont il avoit joui ; on lui rendra l'infamie & la mauvaise foi de ses attentats, qu'on avoit bien voulu se cacher à soi même. Sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant, & son opprobre ne finira qu'avec les siècles. La dernière postérité ne la conoitra que par ses crimes. Les histoires, fidèles depositaires de la vérité, conserveront jusqu'à fin son nom & sa honte ; & le rang où il s'est élevé aux dépens des loix, de l'honneur & de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'Univers, ne fera qu'immortaliser son ambition & son ignominie sur la terre. La mort finit toute sa gloire ; elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes ; elle le laisse seul, sans force, sans apui, sans ressource. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui : Semblables à ceux qui voient de loin périr un homme au milieu des flots, ils peuvent tout-au plus acorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi, seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains aux créatures qui lui



échapent ; le passé ne lui paroît qu'un instant fugitif, qui n'a fait que briller & disparaître ; l'avenir est un abîme immense où il ne voit ni fin ni issue , & où il va se perdre & s'engloutir pour toujours ; le monde, qu'il croyoit éternel, n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe ; tout ce qu'il avoit cru réel & solide s'évanouit ; tout ce qui lui avoit paru frivole & chimérique, se montre à ses yeux & se réalise ; & son malheur lui donne de nouvelles lumières , mais ne lui donne pas de nouveaux penchans & un nouveau cœur.





## PENSE'ES DIVERSES.

## I.

**L**A Religion est aussi nécessaire à l'homme que la vie. L'impie même qui veut les renverser toutes me persuade de cette vérité : Car lorsque je le vois se prosterner devant les Richesses, encenser la Beauté dont il est esclave, idolâtrer les fales objets de ses Voluptés, j'en conclus que l'homme est fait pour adorer, & qu'il faut nécessairement qu'il y ait un Dieu, un Culte, des Temples & des Autels.

## 2.

Nous aimons mieux aquerir de nouveaux Vices, que de nous défaire de ceux que nous avons déjà. Ainsi à nos autres défauts, nous ajoutons encore celui d'en être avarés.

## 3.

Il n'en coute pas beaucoup à la Vertu pour nous rendre contens. Nous ne lui demandons qu'un Passeport pour paroître dans le Monde.

4.

On vous dit qu'HERMOGENE radote dans tout ce qu'il dit. Vous ne manquez pas de croire que c'est un Octogénaire que la suite des ans a fait retomber dans l'enfance. Non : Vous vous trompez. HERMOGENE est un jeune home de trente ans, & s'il radote, ce n'est point de vieillesse, ce n'est point pour être tombé en enfance, ce seroit plutôt pour n'en être jamais sorti.

5.

La mort d'un grand Home est un démenti qu'il done à l'envie.

6.

Si les homes étoient aussi raisonnables qu'ils levroient l'être, il ne seroit pas besoin d'employer les ruses de l'Eloquence pour les persuader. Il faut en quelque sorte user de Mensonge pour leur faire goûter la Vérité.

7.

Je trouve cette différence entre un Médifant & un Orgueilleux, c'est que le Médifant ôte aux autres ce que l'Orgueilleux se done à soi même.

On demanda à l'Oracle de DELPHES, quel étoit le plus sage de tous les Mortels? Il n'hésita pas. SOCRATE vivoit alors: Si on lui avoit demandé quel en est le plus fou? peut être auroit-il été embarrassé.

Les Auteurs de ce Siècle ne cherchent qu'à paroître avec éclat. Il faut qu'ils se *celebrisent* dans la République des Lettres à quelque prix que ce soit. D'autre part le Public se défie de tout ce qu'on lui présente. Son goût & ses passions sont la date de ses Jugemens. Quelque chose de mauvais dans un Auteur suffit pour faire rejeter tout l'Ouvrage. Corruption des deux côtés. Je n'y vois qu'un seul remède: C'est qu'il y ait de la part des Auteurs un peu moins de fanfaronade, & de la part du Public un peu plus de bone foi.

Le Critique & le Poète travaillent dans un but bien opposé. Celui là fait mourir les homes pendant leur vie; celui-ci les fait revivre après leur mort,

11.

Les fins Politiques, les habiles Courtifans, favent habiller leur esprit, leurs inclinations, leurs manières sur celles des Princes ou des Supérieurs qu'ils ont intérêt de ménager. Ils prennent en tout leurs façons de penser & d'agir. Quel est leur caractère? On ne comence à le démêler que lors qu'ils ont affaire à gens dont ils n'atendent rien: Ils ne font eux mêmes qu'avec leurs inférieurs.

12.

Voici les conditions que je demanderois à une Montre dans la distribution de mon tems. En compagnie, & sur tout de gens ennuyeux, je voudrois que les heures se changeassent en minutes. En amitié, je voudrois quelles se changeassent en années. Pour en amour, je ne veux pas favoir l'heure qu'il est.

13.

Un home méprisé & haï dans le Monde, & qui voudroit s'élever aux Dignités me paroît un bien petit Génie. Je crois voir un home qui veut entrer dans un appartement, fans passer sur le seuil de la Porte.

14.

L'Enfance est la vie de la Nature : L'âge viril est la vie de la Raison.

15.

Eviter la vengeance, parce qu'on la croit indigne de soi, c'est grandeur d'ame. L'éviter, parce qu'on ne peut faire autrement, c'est bassesse, c'est lâcheté.

16.

Le vrai mérite fuit l'éclat, & craint le grand jour : Le faux mérite le cherche. De-là vient que les personnes de l'un & de l'autre genre, ne sont pour l'ordinaire reconues pour ce quelles sont, qu'après avoir vécu. Alors on se repent d'avoir encensé aux uns pendant leur vie, & de n'avoir connu les autres qu'après leur mort.

17.

Il n'y a personne à qui il ne soit permis de dire, *Je suis un honête home*. D'où vient donc ne peut-on pas dire aussi, *Je suis un home d'esprit & de savoir*? C'est aparemment qu'il y a plus de Fanfaron s sur cet article que sur l'autre.

L'estime du Public est un fonds d'où les grands Auteurs tirent plus qu'ils ne mettent, & où les petits mettent plus qu'ils ne retirent. Elle est aux premiers une rente perpétuelle, & aux seconds un fonds perdu.

## 19.

Les seuls petits Maitres que nous souffrons sont ceux dont l'Amour propre ne cherche point noise au nôtre.

## 20.

Les petits esprits sont ordinairement les plus grands parleurs. Ils croient par là nous en imposer : Ils veulent se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas, ou du moins cacher ce qu'ils sont. Laissons leur ce léger avantage. Il est bien juste que l'abondance de leurs paroles les dédomage de la stérilité de leurs pensées.

## 21.

Un Juge bigot & superstitieux jeûne trois fois par Semaine, ne manque aucun Acte du Service Divin, s'afflige le corps par des macérations fréquentes, & s'inflige

régulièrement des punitions corporelles. Mais il ne rend la Justice à perſone, il retient le bien du Pupil & de la Veuve, il reçoit, il extorque, il ronge les Particuliers qui ont beſoin de lui. Etrange façon de rendre la Justice! Il faut que les autres lui donent ſatisfaction des injures qu'il s'eſt faites à ſoi même.

## 22.

L'ivrognerie eſt un hommage que l'homme rend à l'excellence de ſa Raiſon.

## 23.

Dans les premiers ages, on vivoit beaucoup plus long-tems que l'on ne vit aujourd'hui. Ne regrettons pas le tems paſſé. Il y a tant de gens qui ennuient dans le Monde, que ce ſeroit un cruel ſuplice d'avoir pluſieurs ſiècles à paſſer avec eux.

## 24.

Qu'eſt-ce que le ſecret? Une marchan-diſe dont le Propriétaire brule de ſe défaire, & que le Public cherche ſécètement à dérober.

## 25. Lors



25.

Lors qu'on vous fait une question à laquelle vous ne pouvez satisfaire, il vaut mieux ne pas répondre que de répondre mal. Le silence est un interprète de notre ignorance plus pardonnable qu'un mauvais raisonnement.

26,

Chercher à surpasser les autres, pour s'élever soi même, c'est un principe d'émulation louable: Mais chercher à s'élever soi même pour rabaisser ensuite les autres, c'est un principe de malice criminel.

27.

Un bienfait donné come il faut, ne choque point celui qui le reçoit, & anoblit celui qui le done. Un bienfait donné sans précautions, deshonne l'un & l'autre.

28.

La différence qu'il y a entre la Médifance & la Raillerie, c'est que toutes les médifances ne font pas des railleries, au lieu que toutes les railleries font des médifances affaifonnées.

Il y a plus de gens paresseux dans le monde, que de ceux qui se donnent de grandes peines pour un bien qu'ils désirent. D'où vient ? C'est qu'on aime mieux les vices comodes que les vertus difficiles.

## 30.

ARCOPHILE cherche à se distinguer de la foule; il veut s'éloigner de ce qu'on appelle manière vulgaire. Pour cela il prend des airs de hauteur, il lève la tête en haut, marche droit & ne se détourne jamais. Dans son Domestique, il est difficile, brutal, & veut qu'on l'entende sans qu'il se donne la peine de parler. Dans le monde, il est fier, inabordable, impoli; il affecte de paroître mauvais, débauché, libertin; il ne croit rien, se rit de tout, & s'imagine qu'il n'est pas du bel air d'être raisonnable. Que vous vous abusez étrangement ARCOPHILE! Les mêmes moyens que vous employez pour vous tirer de la foule sont ceux qui vous y confondent. Vous ne vous distinguerez jamais du grand nombre par des défauts: Mais voulez vous réellement n'avoir rien de comun avec lui? *Soyez vertueux.*



R E F L E X I O N S

*Sur les égards qu'on doit aux Domestiques.*

**J**E me persuade de plus en plus que les bones ou mauvaises qualités des Domestiques doivent en général être attribuées à la conduite de leurs Maitres. Des expériences multipliées m'ont tellement affermi dans cette opinion, que quand je me propose d'étudier un Maitre ou une Maitresse, j'observe avec attention les qualités & la conduite de leurs Domestiques. Si je vois de la gaieté sur leur visage, de la tempérance dans leurs mœurs, de la propreté dans leurs habits, de l'activité dans leur service & de l'harmonie entr'eux, j'en conclus d'abord que le Maitre & la Maitresse sont des gens estimables. Mais au contraire, lorsque je vois dans des Domestiques un air sombre ou méchant, de la lenteur dans leurs mouvemens, de la malpropreté dans leurs habits, ou ce qui est encore pis, lorsque je les vois se quereller entr'eux, j'en conclus, qu'ils imitent ceux qu'ils servent, & que le Maitre & la Maitresse de la maison, quelque soit leur

réputation dans le monde, font désagréables en eux mêmes & le fléau de tout ce qui les environne.

Par cette règle, je puis en général juger du degré d'estime dont je jouis dans les différentes maisons où je suis admis. Il me suffit d'envisager le Domestique pour savoir si je suis agréable à son Maître & à la famille. S'il m'ouvre la porte avec un air d'indifférence, ou s'il me suit nonchalamment, j'abrège ma visite, & je ne viens plus aussi souvent dans cette maison. Mais s'il me conduit de bonne grace, & s'il me regarde d'un air satisfait, je suis aussi sûr de l'amitié de son Maître que s'il m'eût offert sa bourse.

Je suis intimement lié avec une famille, où les Domestiques ne connoissent point d'autres momens désagréables, que ceux où leur Maître & leur Maîtresse sont absens de la maison. J'ai souvent observé avec beaucoup de plaisir, que lorsque mon ami & sa femme montent en carrosse pour un voyage de quelques jours, les valets & les servantes s'assemblent autour de la porte, & les suivent la larme à l'œil jusqu'à ce qu'ils les perdent entièrement de vue. Mon cœur a toujours été touché à la vue de l'empressement avec lequel ces bons gens courent à moi, lorsque leurs

Maitres font absens , pour me demander tous d'une voix , si je n'ai pas de nouvelles de leurs bienfaiteurs & quand ils reviendront. Il est inutile après ce que je viens de dire des Domestiques , de faire le portrait de leur Maitres & de leur Maitresse ; je me contenterai d'observer , que si tous ceux qui ont des Domestiques ressembloient aux Maitres dont je viens de parler , je n'aurois pas eu occasion d'écrire sur cette matière.

SENEQUE dit , en parlant des Domestiques , que *c'est une espèce d'amis subalternes*. Il ne faudroit cependant pas prendre ce mot dans le sens où il est reçu aujourd'hui ; car on entend par amis subalternes , ceux qui sont dans une plus grande dépendance encore de nos fantaisies , & qui pour prix d'une subsistance précaire doivent penser , parler & agir exactement selon nôtre volonté. Il observe ensuite , „ qu'il est du devoir d'un „ home sage & bon , d'en agir envers ses „ inférieurs come il souhaite que ses supérieurs en agissent avec lui. La fortune n'ayant pas moins de pouvoir sur „ les Domestiques que sur les Maitres , „ il s'agit en éfet , pour se former à la „ modération , de considérer combien de

1 fois les Domestiques deviennent Maitres ;  
 2 & les Maitres Domestiques. Quelques  
 3 uns traitent leurs Domestiques come des  
 4 bêtes, & ne se font nul scrupule de les  
 5 fatiguer, pour satisfaire toutes leurs fan-  
 6 taisies, come s'ils n'étoient pas patris  
 7 du même limon, come s'ils ne respi-  
 8 toient pas le même air, & s'ils n'étoi-  
 9 ent pas également mortels. C'est une  
 10 chose bien remarquable, continue-t-il,  
 11 que les Maitres les plus impérieux en-  
 12 vers leurs propres Domestiques soient  
 13 les esclaves les plus vils devant les  
 14 Domestiques de ceux qui sont plus puis-  
 15 sans qu'eux. Pour moi, dit il, je ne  
 16 distingue pas un valet par son état,  
 17 mais par ses mœurs ; l'une de ces cho-  
 18 ses est l'ouvrage de la fortune, & l'au-  
 19 tre de la vertu »

C'est ainsi que parle SENEQUE, & il  
 est effectivement vrai que la corruption des  
 Domestiques est très souvent l'effet de l'or-  
 gueil de leurs Maitres ; orgueil, qui, s'il  
 étoit bien entendu, devoit porter à ren-  
 dre heureux ceux que la fortune a mis  
 dans nôtre dépendance pour que nous  
 prissions soin de leur bonheur. Voilà quel  
 devoit être le point d'honneur d'un Maitre,  
 & j'ai toujours estimé, que son plus glo-  
 rieux avantage étoit que le Ciel l'eut mis

en état de rendre la vie aisée & comode à ceux qui dépendent de lui pour leur subsistance.

Pour moi, j'ai toujours cru qu'un Maître a autant d'obligation à un valet qui le sert avec zèle & fidélité, que le valet en a à un Maître qui lui montre de la bonté. Mais on pense comunément d'une manière bien différente, & l'exactitude à remplir ces devoirs, que Dieu honore de ses recompenses, fust à peine pour procurer aux Domestiques de bones paroles, ou un coup d'œil obligeant de la part d'un Maître impérieux.

Que la conduite de la famille dont j'ai parlé est différente ! Si un Domestique fait son devoir, il en est loué; si par incapacité ou inadvertance il a comis une faute, on la lui pardone avec douceur; si c'est par négligence ou à dessein, les corrections qu'il reçoit sont celles d'un ami, qui l'invite à se coriger pour son propre intérêt, & qui tâche de le gagner par la persuasion. Il est important de remarquer, que le Somélier de mon ami a été guéri de la violente inclination qu'il avoit pour l'ivrognerie, par la confiance qu'on lui a montrée en lui remettant la clé de la cave, & que la Ménagère est actuelle-

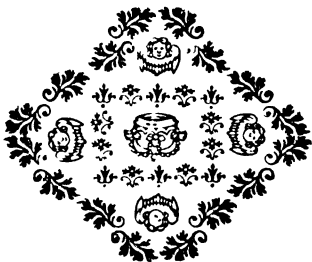
ment aussi soigneuse & aussi attentive, qu'elle étoit étouffée avant qu'elle fut chargée du gouvernement de la maison.

Je ne prétends point dire par là, que ce soit un moyen de corriger tout Laquais yvrogne, que de lui remettre les clés de la cave, & que ce soit un moyen de rendre toute fille prudente, que de lui confier la conduite d'une maison. Je n'ai cité ces exemples, que pour montrer, qu'on corrige quelquefois les vices par de bons procédés; & si cela est vrai, à combien plus forte raison ne pourroit on pas perfectionner les qualités estimables par de bones manières.

Il est certain qu'on perfectionne souvent les gens en les louant, plutôt qu'on ne les corrige en les raillant; & j'ai toujours remarqué que louer un Domestique d'avoir bien fait, (car il n'en est point qui ne fasse bien de tems en tems) est un moyen plus sûr de le porter à son devoir, que de le gronder lorsqu'il fait mal. Pour exciter un Domestique à se rendre agréable, il faut lui montrer qu'on est content de lui; car quel encouragement auroit il à la persévérance, à moins qu'on ne lui dise que c'est avec plaisir qu'on le voit dans le bon chemin.



Pour conclure sur ce sujet , je voudrois que l'on regardé les Domestiques come des êtres raisonnables , come des gens , qui , sil ont les fragilités des homes , ont aussi leurs vertus , leurs affections & leurs sentimens ; qui sont aussi sensibles aux bons procédés qu'aux mauvais , & qui peuvent aspirer à nôtre bienveillance , aussi longtems qu'ils ne s'en sont pas rendus indignes.





## EXTRAIT

*D'un Article de l'Encyclopédie.*

AN, ANNE'E ( *Subst. Hist. & Astron.* )

**L**A vicissitude des Saisons semble avoir donné occasion à la première institution de l'Année. Les homes, portés naturellement à chercher la cause de cette vicissitude, virent bientôt qu'elle étoit produite par les différentes situations du Soleil par raport à la Terre, & ils convinrent de prendre pour l'Année l'espace de tems que cet Astre mettoit à revenir dans la même situation, c'est à dire au même point de son Orbite.

Mais come chaque Peuple prit une voie différente pour ariver à ce but, ils ne choisirent pas tous le même point du Zodiaque pour fixer le comencement de l'Année, & ils ne s'acordèrent pas non plus sur la durée de la révolution entière. Quelques unes de ces Années étoient plus correctes que les autres, mais aucune n'étoit exacte, c'est à dire, qu'aucune ne marquoit parfaitement la révolution du Soleil.

Ce sont les Egiptiens, si l'on en croit HERODOTE, qui ont les premiers fixé l'Année & qui l'ont fait de 360 jours, qu'ils séparèrent en douze mois. MERCURE TRISME'GISTE ajouta cinq jours à l'Année & la fit de 365 jours. THALES, à ce qu'on prétend la fit du même nombre de jours parmi les Grecs; mais il ne fut suivi en ce point que d'une partie de la Grèce. Les Juifs, les Siriens, les Romains, les Perles, les Fthiopiens, les Arabes avoient chacun des Années différentes.

L'Année Solaire est l'intervalle de tems dans lequel le Soleil paroît décrire le Zodiaque, ou celui dans lequel cet Astre revient au point dont il étoit parti. Ce tems, selon la mesure comune, est de 365 jours 5 heures 49 minutes. Cependant quelques Astronomes le font plus ou moins grand de quelques secondes, & vont même jusqu'à une minute de différence.

L'Année Solaire est divisée en Année Astronomique & en Année Civile. L'Année Astronomique est celle qui est déterminée avec précision par les observations Astronomiques. Comme il est assez avantageux que cette Année ait un commencement fixe, les Astronomes sont enfin convenus, que

le commencement de l'Année Solaire soit compté du Midi qui précède le 1er. jour de Janvier, c'est à dire qu'à Midi du 1er. Janvier on compte déjà un jour complet, ou 24 heures de tems écoulées.

L'Année Civile est celle que chaque Nation a fixée pour calculer l'écoulement du tems. On ne s'arête qu'au nombre entier de jours, en laissant les fractions des heures & des minutes, afin que le calcul en soit plus comode; ainsi au lieu de 365 jours 5 heures 49 minutes, l'Année Civile est seulement de 365 jours. Mais, de crainte que la correspondance avec le cours du Soleil ne s'alterat, au bout d'un certain tems, on a réglé que chaque quatrième Année seroit de 366 jours, pour réparer la perte des fractions qu'on néglige les trois autres Années. Cette quatrième Année s'appelle *bissextile*, parce que JULES CESAR, qui fit l'adition de ce jour intercalaire, le plaça après le 24 Février, qui étoit le sixième des calendes de Mars. Or come ce jour, ainsi répété, étoit appelé *bis sexto calendas*, l'Année où ce jour étoit ajouté fut ainsi appelé *bis sextus*, d'où est venu *bissextile*.

L'Année Lunaire Astronomique est composée de 12 mois, chacun de 29 jours 12 heures 44 minutes 33 secondes, &

contient par conséquent 354 jours 8. heures 48 minutes 30 secondes 12 tierces.

L'Année Lunaire Civile commune est de 354 jours.

L'Ancienne Année Romaine étoit l'Année Lunaire. Dans sa première institution par ROMULUS elle étoit seulement composée de dix mois, faisant ensemble 304 jours; ainsi elle se trouvoit moindre de 50 jours, que l'Année Lunaire réelle, & de 61 que l'Année Solaire Il résulta de là, que l'Année de ROMULUS étoit vague & ne répondoit à aucune Saison fixe. Ce Prince, sentant l'inconvénient d'une telle variation, voulut qu'on ajouta à chaque Année le nombre de jours nécessaires, pour que le premier mois répondit toujours au même état du Ciel; mais ces jours ajoutés ne furent point partagés en mois. NUMA POMPILIUS corigea cette forme irrégulière, en formant deux nouveaux mois, savoir Janvier & Février: Son Année étoit composée de 355 jours; mais voulant que le solstice d'hiver répondit au même jour, il fit intercaler 22 jours au mois de Février de chaque seconde Année, 23 à chaque quatrième, 22 à chaque sixième & 23 à chaque huitième; mais cette règle ne faisoit point encore la compensation nécessaire, car - come l'Année de

NUMA surpassoit d'un jour l'Année Grèque de 354 jours, l'erreur devint sensible au bout d'un certain tems, ce qui obligea d'avoir recours à une nouvelle manière d'intercaler; au lieu de 23 jours à chaque huitième Année, on n'en ajouta que 15 & on chargea les grands Pontifes de veiller au soin du Calendrier. Mais les grands Pontifes ne s'aquitant point de ce devoir, laissèrent tout retomber dans la plus grande confusion. Telle fut l'Année Romaine, jusques au tems de la réformation de JULES CESAR, auquel on est redevable de la forme de l'Année Julienne. Il avoit fait venir d'Égypte SOSIGENES, fameux Mathématicien, tant pour fixer la longueur de l'Année, que pour en rétablir le commencement, qui avoit été entièrement dérangé de 67 jours par la négligence des Pontifes. Afin de le remettre au Solstice d'hiver, SOSIGENES fut obligé de prolonger la première Année jusqu'à 15 mois ou 445 jours, & cette Année s'apella en conséquence l'Année de confusion.

L'Année établie par JULES CESAR a été suivie par toutes les Nations Chrétiennes jusqu'au milieu du seizième Siècle & continue même encore de l'être par l'Angleterre. Le Pape GREGOIRE XIII introduisit l'Année apellée de son nom Grégo-

rienne, qui n'est autre que l'Année Julienne corrigée par cette règle, qu'au lieu que la dernière de chaque Siècle étoit toujours biffextile, les dernières Année de trois Siècles consécutifs doivent être communes, & la dernière du quatrième Siècle seulement est comptée pour biffextile. La raison de cette correction fut, que l'Année Julienne avoit été supposée de 365 jours 6 heures, au lieu que la véritable Année est de 365 jours 49 minutes. Or quoique cette erreur de 11 minutes, qui se trouve dans l'Année Julienne, soit fort petite, cependant elle étoit devenue si considérable, en s'acumulant depuis le tems de JULES CESAR, qu'elle étoit montée à 70 jours, ce qui avoit considérablement dérangé l'Equinoxe; car du tems du Concile [de Nicée, lorsqu'il fut question de fixer les termes du tems auquel on doit célébrer la Pâque, l'Equinoxe du printems se trouvoit au 21 de Mars. Mais cette Equinoxe ayant continuellement anticipé, l'on s'est aperçû, l'An 1582, lorsqu'on proposa de réformer le Calendrier de JULES CESAR, que le Soleil entroit déjà dans l'Equateur, dès le 11 Mars, c'est à dire 10 jours plutôt que lors du Concilée de Nicée. Pour remédier à cet inconvénient, qui pouvoit aller en-

core plus loin , le Pape GREGOIRE XIII, fit venir les plus habiles Astronomes de son tems , & concerta avec eux la corection qu'il faloit faire , afin que l'Equinoxe tombat au même jour que dans le tems du Concile de Nicée , & come il s'étoit glissé une erreur de dix jours depuis ce tems là , on retrancha ces dix jours de l'Année 1582, dans laquelle on fit cette corection , & au lieu du 5 d'Octobre de cette Année on compta tout de suite le 15. La France , l'Espagne , les Pays Bas Catholiques d'Allemagne & l'Italie , en un mot tous les Pays qui sont sous l'obéissance du Pape , reçurent cette réforme dès son origine ; mais les Protestans la rejettèrent d'abord.

En l'An 1700 l'erreur de 10 jours avoit encore augmenté & étoit devenue de 11 ; c'est ce qui détermina les Protestans d'Allemagne à accepter la réformation Grégorienne , aussi bien que les Danois & les Hollandois ; mais les Peuples de la Grande-Bretagne & la plupart de ceux du Nord de l'Europe ont conservé jusqu'ici l'ancienne forme du Calendrier Julien.

Au reste il ne faut pas croire , que l'Année Grégorienne soit parfaite ; car dans quatre Siècles l'Année Julienne avance de trois jours



jours une heure 22 minutes : Or come, dans le Calendrier Grégorien, on ne compte que les trois jours, & qu'on néglige la fraction d'une heure & 22 minutes, cette erreur au bout de 72 Siècles produira un jour de mécompte.

L'Année Egiptienne, apellée aussi l'Année de Nabonassar, est l'Année Solaire de 365 jours, divisée en 12 mois de 30 jours, auxquels sont ajoutés 5 jours intercalaires à la fin. La conoissance de l'Année Egiptienne est de toute nécessité en Astronomie, à cause que c'est celle suivant laquelle sont dressées les Observations de PTOLOME'E dans son Almageste.

Les anciens Egiptiens, suivant DIODORE DE SICILE LI. PLUTARQUE dans la Vie de NUMA, PLINE LVII. Ch. XLVIII mesuroient les Années par le cours de la Lune. Dans le commencement une Lunaison, c'est à dire un mois Lunaire, faisoit l'Année; ensuite trois, puis quatre, à la manière des Arcadiens. De là les Egiptiens allèrent à six, ainsi que les Peuples de l'Acarnanie. Enfin i's vinrent à faire l'Année de 360 jours & de 12 mois; & ASETH, trente deuzième Roi des Egiptiens, ajouta à la fin de l'Année les cinq jours intercalaires. Cette briéveté des pré-

mières Années Egiptiennes est ce qui fait ; suivant les mêmes Auteurs, que les Egiptiens suposoient le monde si ancien, & que dans l'Histoire de leurs Rois, on en trouve qui ont vécu jusqu'à 1000 & 1200 ans. Quant à HERODOTE, il garde un profond silence sur ce point ; il dit seulement, que les Années Egiptiennes étoient de douze mois, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. D'ailleurs l'Ecriture nous apprend, que dès le tems du Déluge, l'Année étoit composée de 12 mois. Par conséquent CHAM, & son Fils MISRAÏM Fondateur de la Monarchie Egiptienne, ont dû avoir gardé cet usage, & il n'est pas probable que leurs Descendans y aient dérogé. Ajoutez à cela que PLUTARQUE ne parle sur cette matière qu'avec une sorte d'incertitude, & qu'il n'avance le fait dont il s'agit, que sur le rapport d'autrui. Pour DIODORE DE SICILE, il n'en parle que come d'une conjecture de quelques Auteurs, dont il ne dit pas le nom, & qui probablement avoient cru par là concilier la Chronologie Egiptienne avec celle des autres Nations.

Quoi qu'il en soit, le P. KIRCHER prétend, qu'outre l'Année Solaire quelques Provinces d'Egipte avoient des Années Lunaires, & que dans les tems les plus

reculés, quelques uns des Peuples de ces Provinces prenoient une seule révolution de la Lune pour une Année; que d'autres trouvant cet intervalle trop court, faisoient l'Année de deux mois, d'autres de trois &c.

Au reste ST. AUGUSTIN, *De Civit. Dei Lib. XV Ch. XIV*, fait voir que les Années des Patriarches raportées dans l'Ecriture sont les mêmes que les nôtres, & qu'il n'est pas vrai, come beaucoup de gens se le sont imaginés, que 10 de ces Années n'en valaient qu'une d'aprésent.

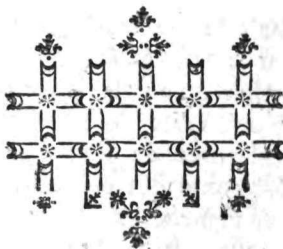
Le Jour de l'An, ou le Jour auquel l'Année comence, a toujours été très différent chez les différentes Nations. Chez les Romains, le premier & le dernier Jour étoient consacrés à JANUS, & c'est par cette raison qu'on le présentoit avec deux visages. C'est de ce Peuple que vient la cérémonie de souhaiter la bone Année, cérémonie qui paroît très ancienne. Non seulement les Romains se rendoient des visites & se faisoient réciproquement des complimens avant la fin du premier jour; mais ils se présentoient aussi des Etrennes, & ofroient aux Dieux des vœux pour la conservation les uns des autres. LUCIEN en parle come d'une coutu-

me très ancienne, même de son tems ; & il en raporte l'origine à NUMA.

OYIDE fait allusion à la même cérémonie au comencement de se Fastes :

*Postera lux oritur , linguisque animisque favete :  
Nunc dicenda bono sunt bona verba die.*

Et PLINE dit plus expressément *Lib. XXVIII Ch. V. Primum Anni incipientis diem letis precationibus invicem faustum ominatur.*



LETTRE

*De M. le P. T. à Mad. de L...*

**J'**AI reçu vos deux Lettres, ma bone Amie, c'est à dire que j'ai eû deux momens délicieux, qui auroient été dans le gout de ceux du Paradis, si vous étiez aussi contente que vous méritez de l'être. Le sentiment du chagrin n'est plus à vous seule; je le partage avec vous, ma bone Amie, & je le partagerai toute ma vie; prenez en donc, si vous avez quelque bonté pour moi, le moins qu'il vous sera possible. Vous êtes plus faite que personne pour jouir de la tranquillité d'ame, qui est le fruit de la sagesse, & à quoi serviroit la sagesse sans ce fruit? Elle ne seroit plus qu'une décoration; j'ose vous le dire, parce que vous pouvez l'entendre. Etendez, ma bone Amie, le domaine de vôtre Philosophie; le vrai bonheur y est renfermé, tout ce qui est au de-là n'est que vains desirs, soucis & peines. Que l'exemple des autres homes, que nôtre propre expérience vienne au secours de nôtre raison: La première vé-

rité sera, que nôtre Bonheur est en nous même, & qu'il s'afoitit de l'apui, que ce qui est au dehors lui prête. Or come la cupidité & l'orgueil le rendent le plus dépendant, réduisons nos besoins, & n'ayons point de prétensions. Voilà, en deux mots, l'itineraire du Bonheur & de la Sageffe.

Je vous embrasse, ma chère Amie, come la persone du monde que j'aime & que j'estime le plus: Mille tendres amitié à l'*Hermitte*. Je suis &c.

G E N E V E .

---

## R E P O N S E

*De Mad. de L. à la Lettre précédente.*

**J'**ai bien regardé, mon bon Ami, j'ai de la Philosophie tout ce que j'en puis avoir, & n'en aurai ni n'en veux avoir d'avantage. Ne me croiez pas cependant rebelle à la vôtre; je l'adopte toute entière, mais elle ne rémédie à rien. La première vérité, dites vous, *c'est que nôtre bonheur est en nous même, & qu'il s'afoitit de l'apui, que ce qui est au dehors*

*lui prête. Réduisons nos besoins* ajoutez vous, & n'ayons point de prétensions ; voilà en deux mots l'itinéraire du Bonheur & de la Sagesse. De la Sagesse oui , du Bonheur , non. Je ne ferai jamais dépendre le mien , ni des injustices ni des préjugés des autres ; pour cet effet je réduirai mes besoins & je n'aurai point de prétensions ; mais ma tranquillité n'en est pas pour cela tout à fait assurée , ni entièrement indépendante de moi , puis qu'il n'est impossible de renoncer à aimer tendrement quelques uns de mes semblables , ni à une certaine amitié & bienveillance pour les homes en général. Je ne pourrai même me fixer d'être indifférente à l'égard de l'injuste ou du méchant ; il trouble sans doute l'ordre général , mais il est né ce qu'il est , & sa manière d'être n'étant pas plus libre que la mienne , le moyen de m'irriter contre lui ? Mais aussi comment m'empêcherai je de le plaindre ? Or si je ne puis garder mon indifférence à l'égard du méchant , que deviendrai-je à l'égard de l'home de bien , dont la cause est la mienne ? Il me semble qu'il ne peut lui ariver rien d'heureux ou de malheureux , qui ne me touche de près.

Ajoutez à cet intérêt général cette *fin* :

pathie ou cet instinct particulier, qui rapproche sans cesse dans la nature tout ce qui est analogue; l'amitié enfin, le seul remède que nous ayons reçu contre tant de maux. Comment pourrais je en goûter les douceurs, & rester indépendante? Comment pourrais je être aussi sensible que je le suis à la Lettre que vous m'avez écrite; à celle que vous m'avez envoyée pour Mad de M. aux marques d'amitié & d'intérêt que vous me donnez dans cette occasion, sans risquer de vous rendre l'arbitre de mon repos & de mon bonheur? Pourrais je jouir de la tranquillité que vous me prescrivez, si je vous savois dans une situation fâcheuse? Cela n'est pas possible. *Nos chagrins, vous l'avez dit, ne sont plus à nous, ils sont à nos amis.* Mon Ami, nous nous consolons plus vite de nos propres infortunes, que des malheurs de ceux que nous aimons: Enfin nous sommes sensibles, c'est à dire que notre tranquillité ne dépend pas toujours de nous seuls. Ce qui nous reste à faire, c'est de tirer de notre manière d'être le meilleur parti possible, & c'est où j'ai borne ma Philosophie. Elle m'apprend à aimer & à honorer mes Amis, à être heureuse de leur bonheur, à désirer vivement qu'ils ne me donnent jamais de chagrin, & à me désoler, s'ils ne sont



pas aussi heureux qu'ils le méritent. Je ne mettrai pas mon bonheur dans les avantages de la fortune, ni dans toutes les choses extérieures, étrangères à notre bien être, & dépendantes du hazard, qui règle tout sans consulter nos fantaisies. Si j'y suis indifférente, ce n'est pas que je veuille y être insensible, c'est parce que rien de tout cela ne me rend heureuse; la privation ne m'en sauroit paroître insupportable.

Voilà ma Philosophie. Dites moi, mon bon Ami & mon Maître, si vous en êtes content; vous êtes le Médecin de mon corps & de mon ame. Je suis persuadée que nous ne pouvons penser différemment sur tout ce qui est essentiel à l'homme.

Après avoir philosophé, mon cher Ami, revenons un peu au Physique. Ma santé est bonne, mais j'ai bien failli à la culbuter à force de fatigue; la prudence m'a manqué un quart d'heure. Vous savez qu'il n'en faut pas plus, pour détruire une machine aussi fièle que la mienne, mais j'ai échappé au danger. De tems en tems encore la migraine, & tout est dit.

Il n'y a encore rien de décidé sur mon affaire; mais je suis tranquille. Adieu mon très cher & très bon Ami. Je vous écris; je reçois de vos nouvelles; je parle de

vous; j'y pense, & vous croiez que tout cela se passe avec la même tranquillité que vous m'avez vue, lors que je me suis présentée à l'inoculation; cela n'est pas possible.

PARIS.

---

A U T R E L E T T R E

*De M. le P. T. en réponse à la précédente.*

**J'**AVOIS besoin de votre Lettre, ma bonne Amie; l'amitié ainsi que l'Athlète doit être nourrie, tous deux à raison de leur force; & ce n'est pas du besoin seul dont il s'agit. Les agrémens de l'amitié sont infinis; ils adoucissent le mal phisique & tempérant le mal moral. Votre amitié me console de l'infidélité des homes, & votre tendresse, toujours la même, me fait oublier leur légèreté. Jugez par l'usage que j'en fais, du prix que j'y atache? Y en mettez vous d'avantage? Je veux, il est vrai, qu'on l'éclaire du flambeau de la Raison; sans lui, elle se perd dans la foule des fantaisies & des goûts que l'on prend si souvent pour elle. Nous pensons demême, ma

Bonne Amie , & s'il en étoit autrement , qui y perdrait plus que vous ? Celle qui a le plus de droit sur la Raison , doit en être la plus jalouse. Il est donc vrai en général , que l'on perd en Raison , ce que l'on gagne en sentiment ; & ce n'est point parce que le sentiment est incompatible avec la Raison , mais c'est parce que la Raison exige la force , & que le sentiment s'allie avec la foiblesse. Nous craignons la peine , l'esprit la craint autant que le cœur. Ce mélange de sentiment & de Raison n'est donc pas aisé ; nôtre foiblesse s'y oppose. De-là vient que nous aimons trop ou que nous n'aimons pas assez. Le tarif de nos affections n'est pas en ordre , & dans le trouble qui en résulte , nous croyons devoir nous attacher pour toujours à ce qui peut être ne sera à nous que pour un moment ; de là nos soupirs , nos plaintes , nos murmures.

L'amitié du Sage en est à l'abri ; elle ne l'attache aux objets que par le rapport qu'ils ont avec lui. Il fait que chaque chose est ce qu'elle est , & non ce qu'il voudroit qu'elle fut. Des desirs sans fin , des affections sans bornes ne sont point faites pour un être , qui est dans un point , & dont la durée n'est qu'un point ; & en retranchant ainsi de l'idée du bonheur ;

tout ce qui peut être & ne pas être, il ne trouve au fond que la Vertu, & il voit que les accidens qui la décorent & les douceurs qui l'accompagnent, ne se doivent point confondre avec elle. Il ne prend point les couleurs qu'il voit sur la boule d'eau pour l'eau même, ni tous les agrémens, que l'amitié ajoute au bonheur, pour le bonheur même. Si la mort lui enlève un Ami, il fait qu'il doit bientôt le suivre, & que c'est à ce prix & à cette condition qu'il a dû l'aimer. Si l'inconstance le lui fait perdre, il apprend qu'il l'a plus aimé qu'il ne méritoit de l'être; pourquoi s'est il trop attaché, à ce qu'il pouvoit aisément perdre? Il s'étoit trompé; mais d'où vient cette erreur? Je vous l'ai dit, ma bone Amie, le tarif n'étoit pas en ordre; on n'aime pas come on doit aimer. Si l'Ami est dans la souffrance, il apprécie sa douleur, si elle est réelle, il le plaint & il le soulage; mais jamais il ne se désespère. C'est ici où il y a le plus à rabatre. La somme des vrais malheureux est plus petite qu'on ne pense; je n'ose vous dire à quoi je la réduis, de crainte de vous ennuyer. Je barbouillerois peut être la page & demie qui me reste; j'en barbouillerois douze sur ce que vous me dites que vous vous désolerez, si vos Amis

n'étoient pas aussi heureux qu'ils le méritent. Que direz vous de moi, ma bone Amie? En conclurez vous que j'ai le cœur dur, & que je suis indigne de vôtre amitié? Non; vous lirez deux fois ma Lettre; vous n'y trouverez que l'explication de mon itineraire, dont le sommaire est que pour être heureux, il ne faut avoir que des prétensions qui s'accordent avec la nature des choses, & avec les raports vrais, & non suposés, qui sont entr'elles & nous. Si je suis dans l'erreur, ma bone Amie, redressez-moi; vous avez de l'amitié pour moi; il y va de mon bien être & toute l'allure de mon cœur en dépend.

Coment se portent nos trois Amis? Vous ne m'en dites rien. Vous en avez deux avec vous; le troisiéme papillone peut-être dans la rue, St. Honoré; dites leur bien des choses vraies & tendres. Embrassez pour moi le Lettré & sa charmante Sœur. Bon jour, ma chère Amie.

Je suis &c.

GENEVE.



## L'ÉPREUVE DANGÉREUSE.

## C O N T E M O R A L.

**C**LARVILLE & DORVAL, jeunes & faits pour plaire, étoient intimes Amis. L'intérêt, ce funeste écueil des plus beaux sentimens, ne les avoit jamais divisés, &, quoique leurs fortunes fussent à peu près égales, quelques circonstances les avoient mis à des épreuves réciproques, dont ils avoient été mutuellement satisfaits. CLARVILLE cherchoit à se soumettre aux Loix de l'himen. Un objet fait pour plaire fixa son choix. LUZEIDE avoit une de ces physionomies prévenantes, où l'examen trouve toujours de nouveaux charmes; un esprit vif & orné les rendoit encore plus séduisans. Elle aimoit CLARVILLE: Ce tendre Epoux l'adoroit; & depuis un an qu'ils étoient Epoux, ils jouissoient du bonheur le plus rare. DORVAL n'avoit cependant rien perdu de l'amitié de CLARVILLE, & ce principe de simparchie qui les unissoit sembloit être fixé pour jamais, lorsqu'une fatale circonstance détruisit en un moment l'ouvrage de plusieurs années.

Le bonheur chimérique d'un fat seroit quelquefois préférable à la félicité réelle d'un homme de mérite. En éfet, plus on aime une femme, moins on peut se persuader d'en être aimé de même. CLARVILLE crût voir dans les yeux de LUZEIDE des nuages de froideur, & dans les careffes même dont elle l'acabloit il crut remarquer de l'ennui. Cette cruelle idée le plongea dans une tristesse affreuse. LUZEIDE, la tendre LUZEIDE s'en aperçût & la partagea bientôt. CLARVILLE se confirma de plus en plus dans son opinion, &, loin de chercher l'explication que sembloit demander LUZEIDE, il fuyoit même les occasions de lui parler. L'expression la plus pathétique ne peindra jamais l'état déplorable où se trouva réduite cette femme sensible. Plus elle se cherchoit des torts, plus elle se trouvoit irréprochable; & c'est dans cette situation que la perte d'un cœur est vraiment affreuse. Elle pensa qu'une Rivale étoit la cause de son malheur; elle voulut s'en instruire: Sa peine fut inutile. Bien des femmes se consolent aisément, lorsque leur vanité n'est point offensée; mais pour un cœur comme celui de LUZEIDE, cette consolation n'étoit pas suffisante. Elle abandonna presque toutes les Sociétés. Les cercles bruyans,

loin de la dissiper, augmentoient sa mélancolie, & sa triste ressource étoit de s'entretenir secrètement de ses peines. Enfin, comptant sur DORVAL, qu'elle estimoit beaucoup, elle résolut de se confier à lui pour arracher le secret de son Epoux.

Cependant CLARVILLE ne voyoit aucun nouvel objet qui eût captivé LUZEIDE; mais il lui soupçonnoit un besoin de changer, & ce soupçon seul fait le malheur d'un cœur délicat. Il forme enfin un projet moins nouveau que singulier, & pour le mettre en exécution, il vole à l'instant chez DORVAL.

Le jour des femmes du bel air étoit à peine fini; il étoit six heures du matin; DORVAL se réveille à la voix de son Ami. Quoi! CLARVILLE de si bonne heure? Cette visite m'inquiète. Te seroit-il arrivé quel événement fâcheux? Non, mon cher DORVAL, aucun accident sensible en apparence ne m'est arrivé; mais on ne doit juger du malheur que sur la situation de l'ame; avant que je t'en dise plus, jure moi sur nôtre amitié de me rendre le service que je vais exiger de toi. Je te le jure, mon cher CLARVILLE; & d'un doute ofensant pour un Ami, ce serment est la vengeance. Eh bien, pardonne au transport



transport qui m'agite. Ecoute moi : Tu fais que j'adorois LUZE'IDE, que j'en étois aimé. Combien de fois as tu remarqué ma félicité dans ses yeux ! Ce bel organe, ce miroir du sentiment, sembloit assurer, à jamais mon bonheur. Hélas, DORVAL ! Ces instans étoient trop beaux pour être durables ; ils n'existent plus. Quoi, CLARVILLE ! Ta femme LUZEIDE infidèle ? Non , DORVAL ; en vain ai-je cherché des convictions ; je rends justice à sa vertu, mais... peut-être en serois je moins malheureux. Lorsque le sentiment est le mobile du plaisir, on se détache aisément de ce qu'on n'estime plus. C'est la froideur seule qui cause tous mes maux ; sans affoiblir mon estime, elle irrite mon amour , & je ne fais même si elle ne l'augmente pas. Sers moi donc dans le projet que j'ai formé. Il est certain que parmi ceux qui font cercle chez moi, tu es le seul que LUZE'IDE ait remarqué. Cent fois je l'ai entendu rendre justice à ton mérite & s'applaudir de ta société. Il faut que tu taches de la séduire. Si tu ne réussis pas , j'irai tomber aux pieds de LUZE'IDE. Au cas contraire, le mépris me consolera bientôt. Mais je prévois ta réponse : Cette fourberie te révolte. Songe pourtant qu'il

n'en est point, quand il s'agit de servir l'amitié pour une cause légitime.

DORVAL, malgré ses représentations ; se vit forcé de céder à la fantaisie de son ami. Dès le jour même, il parut chez CLARVILLE. Il fut plus gracieux, plus attentif auprès de LUZEIDE. Elle en fut flatée ; & en partant du dessein où elle étoit de se confier à DORVAL, elle n'en fut que d'autant plus sensible à ses prévenances. CLARVILLE s'en aperçut, & les efforts qu'il fit pour cacher son trouble le rendirent encore plus rêveur.

La saison étoit belle ; la fraîcheur d'une soirée agréable invitoit à la promenade. DORVAL la propose ; LUZEIDE l'accepte. CLARVILLE, sous un prétexte frivole, refuse d'en être ; mais, en refusant, il ordonne que l'on mette les chevaux au carrosse. LUZEIDE n'insiste point sur le refus de CLARVILLE. Pouvoit-elle trouver une occasion plus favorable pour parler librement à DORVAL ? L'ordre est bientôt exécuté. Ils partent.

En vain prétend-on se guérir de l'amour, en cherchant à ne plus estimer ce qu'on aime. CLARVILLE compte sur son ami ; mais il croit voir LUZEIDE céder aux feux séducteurs de DORVAL. Ce cruel soupçon redouble ses transports. Il se re-

pent déjà de son épreuve. Il voudroit n'avoir jamais conçu ce funeste projet.

Cependant DORVAL & LUZEIDE sont portés au Boulevard. Ce Théâtre des bigarures sembloit gêner leurs idées: En éfet, le tumulte n'est ami que des conversations à la mode, où la distraction joue le premier rôle. Celle de DORVAL, & de LUZEIDE avoit pour eux un intérêt particulier. Ils arrivèrent au cours en moralisant. Ils agitoient cette question si ancienne & toujours nouvelle: Quel est le souhait le plus avantageux que l'homme puisse former? LUZEIDE prétendoit que le vrai bonheur seroit de lire dans les cœurs. Cette idée étoit analogue à sa situation. Oui, DORVAL, disoit-elle, lire dans les cœurs, voilà ce qui me rendroit heureuse. Une fortune éclatante fait souvent le malheur de celui qui la possède. Il reçoit en aveugle les caresses qu'on lui prodigue. Ne soupçonne-t-il pas toujours que sa prospérité en est l'objet? Un homme d'une santé à toute épreuve n'auroit à la vérité besoin de rien; mais en lui supposant même des richesses, ne seroit-il pas exposé en amour ou en amitié à être trompé come un autre? Et ce sont les maux de l'ame qui nous affectent le plus!

Un autre auroit désiré de prévoir l'avenir, ce souhait accompli l'enrichiroit à son gré & le feroit jouir également d'une santé parfaite, mais il prévoiroit la mort d'une maîtresse, celle d'un ami, la sienne propre, & cette connoissance fatale feroit seule son malheur. Au lieu, qu'en lisant dans les cœurs, & n'y lisant que le présent, je m'attacherois de plus en plus à un objet dont les sentimens seroient analogues aux miens; si je venois à lui déplaire, je verrois dans son cœur la cause de son infidélité. Je tenterois des remèdes; j'étudierois leur action, & en continuant l'usage de celui qui feroit le plus de progrès, je serois toujours heureuse. Je ne lirois point un avenir perfide; & quel plaisir n'aurois-je pas aussi dans le choix de mes amis? Qu'il est rare, mais qu'il est beau d'être assurée que des ames généreuses s'intéressent pour nous-mêmes à notre félicité! Par exemple, DORVAL, je vous crois mon ami, mais j'en aurois la conviction; mon estime en seroit plus grande encore, mon amitié plus parfaite, & ces sentimens élevés ajouteroient à mon bonheur.

Ah, Madame! reprit DORVAL, avez-vous besoin de cette connoissance pour être persuadée de mon attachement? Le souhait même que vous formez révolte ma

délicatesse à cet égard & me détermine à le désapprouver. Combien verriez-vous de cœurs malheureux & qui ne méritent peut-être pas de l'être? A ce spectacle attendrissant, une ame come la vôtre seroit-elle tranquile? Non, Madame, vous souffriez avec eux. Par exemple, faite come vous l'êtes pour inspirer un sentiment que l'on cache avec peine, & qu'on ne peut détruire; que deviendriez vous en reconnoissant que vous même seriez la cause de leur malheur? Un home enfin que vous estimeriez, pour lequel vous auriez même de l'amitié, porteroit dans son cœur l'amour le plus vif & le plus tendre, sans espoir d'être heureux.... Quel sentiment éprouveriez-vous? Il est vrai, je le plaindrois. Eh bien, Madame, plaignez moi donc.... Oui! mon cœur ne peut se contenter du seul titre d'ami. Belle LUZEIDE, dès l'instant où CLARVILLE me présenta chez vous, je vous adorai: L'habitude de vous voir ne fit qu'augmenter la vivacité de mes sentimens, & mille fois je balançai.... C'en est assez, DORVAL; un home qui manque aussi essentiellement à un ami, ne mérite pas qu'on le plaigne. J'aime CLARVILLE; il me fera toujours cher; & cet aveu suffit pour répondre à vos pré-

tentions. LUZEIDE , aussi surprise que désespérée d'une déclaration si imprévue , & voulant mettre fin à des propos qui lui plaisoient si peu , donna ordre à son cocher de retourner promptement à l'Hôtel.

CLARVILLE , surpris d'un retour si précipité , en demanda la cause , & tacha de la lire dans les yeux de DORVAL. LUZEIDE donna pour prétexte un mal de tête violent , qui exigeoit du repos , monta à son appartement & se livra à toute l'amertume de ses réflexions.

Eh bien , dit CLARVILLE à son ami , apprens moi donc ma destinée ? Ta destinée est d'être l'homme du monde le plus heureux. Ah ! cher DORVAL , tu me ramènes à la vie. Oui , belle LUZEIDE , tu vas revoir ton CLARVILLE à tes pieds ! Il va te demander un pardon qu'il ne mérite pas. Mais dis moi , cher Ami , dis moi donc promptement tout ce qui s'est passé entre elle & toi. DORVAL alors lui en rend compte , recommande à son ami de détromper LUZEIDE , & le laisse en liberté.

CLARVILLE vole à l'appartement de LUZEIDE. Elle étoit à peu près immobile & plongée dans la douleur la plus attendrissante. CLARVILLE tombe à ses pieds , se saisit d'une de ses mains & la presse

dans les fiennes. LUZEIDE, lui dit-il, vous voyez un coupable, mais un coupable qui ne cessa jamais de vous adorer. Oui, trop d'amour a causé mon malheur. Je vous ai crue rétroïdie à mon égard, & ce fatal soupçon, en faisant mon malheur, sans doute fait le vôtre, & mes chagrins ont dû vous ofenser... Je ne mérite aucun pardon... Mais LUZEIDE est généreuse, & je suis trop heureux, si LUZEIDE m'aime encore....

Quel retour imprévu! quel instant pour une femme tendre!... Oui, mon cher CLARVILLE, reprit vivement LUZEIDE, cette surprise ravissante me fait oublier tous mes maux. Le devoir n'est pour le cœur qu'un être chimérique: En choisissant un Epoux, j'ai crû prendre un Amant, un Ami; & je croyois avoir perdu chez vous ces titres précieux! Ne pas vous pardonner ce seroit me punir moi même. Ah! je suis donc vraiment heureux! s'écrie CLARVILLE en tombant dans les bras de LUZEIDE....

Que l'himen a d'apàs, quand l'amour est à ses côtés!

Après ces momens fortunés, où le sentiment trop actif ôte l'usage de la parole: Ma tendre amie! dit CLARVILLE à LU-

ZEIDE, je te vais faire un aveu ; je le dois à ton repos & à la gloire de mon ami. Cet aveu est aussi une réparation pour ta délicatesse ofensée... Mon ami t'a parlé d'amour. Eh bien, c'étoit malgré lui ; c'étoit à ma seule sollicitation & uniquement pour éprouver ton cœur. Ce soupçon injurieux ne méritoit pas un retour si tendre, & je ne ressens que trop ma faute ; mais tes reproches n'égaleroient jamais ceux que je me fais ; & souviens toi que tu m'as pardonné... CLARVILLE, tu m'étonnes ! Au surplus je ne t'en veux pas ; je ne vois dans cette démarche que l'aveuglement d'un amour au désespoir ; je ne blâme que la légèreté des motifs qui ont pu t'y déterminer ; mais la conduite de DORVAL ne me surprend que d'autant plus. DORVAL, ton ami, le mien, ne devoit-il pas me connoître ? ... DORVAL a long tems combattu, & il ne s'est rendu qu'aux marques touchantes de ma douleur... Eh bien, que ne me faisoit-il part de tes peines, & du projet que tu avois formé ? C'est dans un cas de cette espèce où l'on peut, où l'on doit tromper un ami pour le mieux servir. Devoit-il tâcher réellement de me séduire ? Quel rôle affreux ! ... Quoi qu'il en soit, ma chère LUZEIDE, daigne lui pardonner en ma faveur.



A la bone heure, mon ami; mais je demande une condition. Tu viens d'éprouver l'amour; il faut que tu éprouves l'amitié. Feins auprès de DORVAL de n'être pas tout à fait rassuré par cette seule épreuve. Exige qu'il continue son rôle: Je lui paroîrai moins sévère, & nous verrons s'il est éfectivement ton ami.

CLARVILLE, en home certain des sentimens de DORVAL, sourit du projet de LUZEIDE. Il ne pouvoit lui refuser cette légère satisfaction; il la lui promit. On trouvera peut être assez peu de générosité dans ce projet de LUZEIDE; mais dans les cœurs les mieux formés, l'amour propre blessé peut conduire à quelques foibleffes; & l'on sent bien que ce motif, supérieur à celui d'éprouver l'amitié de DORVAL, fit agir LUZEIDE.

Cependant DORVAL lui même éprouvoit que nous naissons tous avec l'envie de plaire. Il réfléchit, il est rêveur. Les réponses de LUZEIDE, lorsqu'il lui a parlé d'amour, révoltoient son amour propre. Il l'écoute, & l'écoute malgré lui. Déjà l'amitié se tait. Cette amitié si tendre, que l'intérêt n'avoit jamais pu refroidir, cède à cette dernière épreuve. DORVAL ressent un trouble dont il cherche la cause: Il la trouve bientôt. LUZEIDE est tou-

jours présente à ses yeux. Son esprit , sa beauté lui paroissent dans un jour plus frappant , & il finit par envier le sort de son ami. Quelques remords lui donent cependant encore la force de chercher des défauts chez LUZEIDE ; mais ce triste moyen , qui réussit à peine vis à-vis d'un objet méprisable , enfonce encore le trait plus vivement , lorsque les recherches sont vaines. DORVAL enfin n'écoute plus que son penchant ; & l'amitié , come une ombre légère , s'évanouit au flambeau de l'amour.

Le lendemain , DORVAL vole chez son ami. CLARVILLE l'embrasse , le mène dans son cabinet & lui dit : Mon cher DORVAL , à peine hier étois-tu parti de chez moi , qu'au lieu d'aller trouver LUZEIDE , je fis des réflexions sur l'épreuve que tu as tentée. Te l'avoueraï je , mon ami ? Mon cœur ne peut s'en contenter. Daigne donc compatir à ma foiblesse , & continuer nôtre épreuve , DORVAL , charmé d'un caprice qui flatoit ses espérances , eût l'air de céder avec peine aux instances de son ami , consentit enfin à ses desirs , & se présenta chez LUZEIDE avec cet air contrit & respectueux que les yeux démentent toujours. LUZEIDE feint d'en être touchée. Une disparition momentanée de

**CLARVILLE**, favorise son jeu: Elle fait des reproches à **DORVAL**, mais avec ce ton qui semble inviter à s'en attirer encore. L'amour & l'espoir brillent dans les yeux de **DORVAL**, & **LUZEIDE** entrevoit son triomphe. Quelques personnes invitées arrivent pour diner. On descend dans le Sallon. **DORVAL** donne la main à **LUZEIDE**; il la serre doucement; on n'y répond pas, mais on le laisse faire.

Le repas fut charmant. La joie répandue sur les moindres actions de **LUZEIDE** étoit partagée par les Convives, & **CLARVILLE** en jouissoit doublement. **DORVAL** auroit dû lire son malheur sur la physionomie de son ami; mais il étoit trop occupé de **LUZEIDE**. Il propose à la compagnie de venir passer deux jours à sa terre: On accepte, & le départ est fixé au lendemain.

**CLARVILLE** fit promettre à **LUZEIDE** de finir son épreuve avant la fin du jour. Le rendez vous pour le départ avoit été fixé chez lui. La jeune **FATME'**, avec **DORICOURT** son Oncle & **DORMILLY**, arrivèrent peu de tems après **DORVAL**. **LUZEIDE** ne parla que des yeux; mais ils étoient éloquens: Ils anonçoient avec vivacité le dénouement de la scène. **DORVAL**, qui croyoit son bonheur certain, n'aspi-

roit qu'après l'instant d'un tête à tête avec LUZEIDE. Un repas fin & bien servi atira des louanges & des reproches à DORVAL; & l'on se mit au jeu en attendant l'heure de la promenade. Le parc étoit charmant, & après l'avoir parcouru ensemble, chacun insensiblement se sépara du gros de la compagnie, occupée à discuter sur différens sujets.

DORVAL, occupé d'objets plus intéressans, avoit engagé LUZEIDE à se promener avec lui. Ils entrèrent insensiblement dans une espèce de labyrinthe & se reposèrent dans une petite grotte tapissée de verdure. Le jour étoit sur son déclin; & après un moment de silence: Voyez, dit en souriant DORVAL, à quel point je suis sage! Depuis un quart d'heure que nous sommes seuls, je n'ai point prononcé le mot d'amour. Ah, belle LUZEIDE! Faudra-t-il toujours respecter la cruelle Loi du silence auquel vous m'avez condamné? Oui, DORVAL, il le faut, pour mon bonheur & pour le vôtre. Renoncez à une passion que je tremble d'écouter, & dont les suites pouroient à tous les deux être funestes. Ah, Madame! N'envifagez qu'un avenir heureux; ma discrétion, ma prudence vous en sont les garans. Mais dites moi, DORVAL; si je sentoie pour vous

quelque retour , si je vous l'avois , vous ne seriez donc pas encore content ? Et vous exigeriez ? Oui , belle LUZIDE , j'exigerois. tout ce que l'amour le plus tendre. .. Mais CLARVILLE est votre ami.... Oui , mais en suis-je moins le vôtre ? Et d'ailleurs sa conduite envers vous-même , aussi cruelle qu'envers moi.... Sa conduite ! Expliquez vous. Apprenez donc , Madame , que votre Epoux , peu digne d'une Epouse aussi charmante , & cédant à d'affreux soupçons , m'avoit chargé de vous parler d'amour & d'éprouver si votre cœur.... Il ignoroit combien depuis long tems je vous adorois en secret ! L'occasion de vous le dire pouvoit elle être plus favorable ? Ai je été tort d'en profiter ? Et pouvez-vous , & lui même , en ce cas , pourroit-il me trouver coupable ? ... C'est l'être moins sans doute. Mais , qui put vous forcer , si vous m'aimez autant que vous le dites , à me cacher si long-tems ce secret ? Et que fais-je , après tout , si ce que j'entens maintenant , si votre confiance même n'est pas une supercherie pour m'éprouver ? Ah , Madame , quels sermens , quels garans exigez vous de l'amour le plus tendre ? Je vais les faire à vos genoux ; parlez. Je n'en exige aucun , DORVAL ; il est tems de cesser un jeu qui m'humilie. Détron-

pez-vous enfin. J'ai voulu voir si CLARVILLE pouvoit compter sur son Ami; ne craignez pas que je le défabuse : Ce seroit l'affliger. Je vous verrai toujours; mais n'oubliez jamais combien je l'aime. A ces mots LUZEIDE se lève & se hate de rejoindre la compagnie.

Un coup de foudre auroit moins acablé DORVAL. Il suit à peine LUZEIDE, & n'arrive qu'après elle dans l'Allée où le gros de la compagnie dissertoit encore.

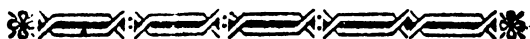
LUZEIDE, en s'aprochant de son Mari, le tire à part. Tu avois raison, lui dit-elle, mes prétensions ont échoué vis-à-vis de DORVAL, & je le crois ton Ami. Ah, LUZEIDE! s'écrie CLARVILLE, je reconois à ce trait la beauté de ton ame. Tu crains de m'affliger! Va, j'ai tout entendu; une charmille m'a caché : Mon Ami n'est qu'un traître. Mais je trouve dans LUZEIDE & l'Amante & l'Ami; je ne regrette rien. Dissimulons tous deux. Demain nous partirons au point du jour : Un billet de ma main lui fera nos adieux.

La compagnie se rassembla. Le souper fut ennuyeux, la contrainte en faisoit les honeurs. DORVAL, sous le masque de l'enjouement, laissoit entrevoir tout son trouble, & l'heure du coucher mit fin à cette partie de son suplice.

Dès le matin du lendemain, CLARVILLE & LUZEIDE s'éloignèrent du Château ; & DORVAL reçût ce billet.

„ Je fus témoin , hier , de vôtre conversation avec LUZEIDE. Ainsi, DORVAL , je vous conois. J'eus tort , sans doute , en vous chargeant d'une épreuve dont je rougis ; mais les torts d'un Ami n'excusent pas les vôtres. Adieu, DORVAL ; je laisse à vôtre cœur le soin de me venger.





## OUVRAGES NOUVEAUX.

**E**LOGES de RENE' DESCARTES; deux Discours qui ont remporté le prix de l'Académie Française en 1765. L'un par M. GAILLARD de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, avec cette Epigraphe :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

& l'autre par M. THOMAS. A Paris chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie Française.

Nous ne séparons pas ces deux Discours, puisque l'Académie a jugé qu'ils avoient le même degré de beauté, & qu'elle a partagé sa couronne entre les deux Auteurs. Cependant chacun de ces Ouvrages a son genre particulier d'éloquence, & est écrit d'un stile bien différent. Celui de M. GAILLARD est simple, naïf, sans affectation, & paroît même quelquefois négligé. L'Auteur semble souvent y prendre plutôt le ton de Biographe, que celui d'Orateur; mais il s'élève aussi, & se livre aux impulsions de son génie, lorsque la matière l'exige, lors que les tableaux qu'elle lui  
offre



ofre éxaltent fon imagination. Celui de M. THOMAS eft dans un genre plus élevé; toûjours grand, toûjours foutenu : DESCARTES Créateur d'une Philofophie nouvelle, eft toûjours pour lui le Dieu d'HOMERE, qui chasse les nuages, diffipe les tempêtes, ou plutôt le Dieu de MOISE, qui du fein du néant produit l'Univers. Mr. THOMAS femble avoir transporté dans fon ftile tout le feu des méthéores qu'il décrit, toute la rapidité des tourbillons qu'il peint, fans s'écarter de cet ordre & de cette harmonie, qui l'ont frappé dans la marche de l'univers, & dans la Philofophie de DESCARTES.

En faifant l'analife de ces deux Ouvrages, nous aurons ocafion de mettre fous les yeux de nos Lecteurs des morceaux extraits de l'un & de l'autre, & ces pièces de comparailon ferviront à faire voir quel a dû être l'embaras de l'Académie, lors qu'elle s'eft trouvée dans la néceffité de choifir.

Mr. GAILLARD divife fon Discours en deux parties. Dans la première, il confidère DESCARTES come home privé; dans la feconde il envisage le Philofophe. Comme on auroit pû lui reprocher d'avoir quelquefois mêlé ces deux objets, il s'en juf-

tifie d'une manière ingénieuse : „ On s'est  
 „ aperçu fans doute , dit-il , qu'en vou-  
 „ lant ne montrer dans DESCARTES que  
 „ l'home privé, j'ai présenté presque par  
 „ tout le Philosophe; c'est que la Philo-  
 „ sophie étoit dans DESCARTES ce que  
 „ la matière subtile est dans le monde ,  
 „ tel qu'il l'a conçu , occupant tous les  
 „ interstices , se mêlant à tout , remplis-  
 „ fant tout.

M. THOMAS n'envisage presque jamais DESCARTES que come Philosophe; il croit inutile d'entrer dans des détails minucieux de l'éducation d'un home de génie, dont les talens ont procuré de si grands avantages à l'humanité. Ce n'est pas qu'il sépare entièrement l'home du Philosophe; mais il le peint également grand sous l'un & l'autre raport. S'il y avoit quelque reproche à faire à Mr. GAILLARD, ce seroit d'avoir trop insisté sur ces petits détails. Il le suit dans le cours de ses premières études, faisant ses humanités au Colège de la Flèche, & dirigé par le Recteur de cette Maison, qui le dispensant de la règle comune, lui permit de consacrer une partie des matinées à ses méditations.

„ Je ne m'arrête point sur son éducation,  
 „ dit M. THOMAS; dès qu'il s'agit des

ames extraordinaires, il n'en faut point  
 parler. Il y a une éducation pour l'ho-  
 me vulgaire: Il n'y en a point d'autre  
 pour l'homme de génie que celle qu'il se  
 donne à lui même; elle consiste presque  
 toujours à détruire la première. DES-  
 CARTES, par celle qu'il reçût, jugea son  
 Siècle. Déjà il voit au delà. Déjà il  
 imagine & présente un nouvel ordre de  
 Science. Tel, de Madrid ou de Gènes,  
 COLOMB pressentoit l'Amérique.

On pourroit dire, que DESCARTES n'eut  
 d'autres Maîtres que son génie & les pré-  
 jugés de son Siècle; aussi M. THOMAS  
 s'attache t-il d'abord à peindre l'état de la  
 Philosophie & des Sciences, au moment où  
 naquit ce grand homme. Il fait voir co-  
 ment la nature le forma, & comment elle  
 prépara cette étonnante révolution, qui de-  
 voit influer sur le reste des Siècles.

Il fait ensuite l'histoire de ses pensées;  
 il trouve dans ses erreurs même, je ne fais  
 quoi de sublime & de grand. Il contem-  
 ple l'homme en lui. Il se propose de cher-  
 cher si le génie donne des droits au bon-  
 heur, & il finit par répandre des larmes  
 sur ceux, qui pour le bien de l'humani-  
 té & leur propre malheur, sont condan-  
 nés à être de grands hommes. Tel est le

plan du Discours de M. THOMAS. Le tableau de l'état des Sciences, depuis la naissance de la Philosophie, jusqu'aux jours de DESCARTES, est de la plus grande beauté. „ Ce seroit, dit-il, un beau spectacle de voir comment la Nature préparera DEECARTES de loin, & le forma; „ mais qui peut suivre la Nature dans sa „ marche étonnante? Il y a sans doute une „ chaîne des pensées des homes, depuis „ l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne „ qui n'est ni moins mystérieuse, ni „ moins grande, que celle des êtres physiques. Les Siècles ont influé sur les „ Siècles, les Nations sur les Nations, „ les vérités sur les erreurs, les erreurs „ sur les vérités. Tout se tient dans l'Univers; mais quel autre que Dieu peut „ tracer la ligne, & marquer les points „ de communication du premier Philosophe „ du monde, soit de l'Inde, soit de la „ Chaldée, jusqu'à DESCARTES.

L'home du moins peut entrevoir ce rapport général; il peut dire que sans cette foule d'erreurs, qui ont inondé le monde, DESCARTES peut être n'eut point trouvé la route de la vérité: Ainsi chaque Philosophe en s'égarant avançoit le terme fixé par la Nature.

M. GAILLARD trace ainsi, mais en peu

de mots, le règne de la Philosophie ancienne.

„ La Philosophie Scholaſtique de ces  
 „ tems là, dit-il, ofroit peu de charmes  
 „ à un eſprit ami des idées ſimples & des  
 „ notions claires. DESCARTES avoit trop  
 „ compté ſur ſes magnifiques promeſſes ;  
 „ il ne les trouva pas remplies... Des  
 „ mots vuides de ſens, des objets mal  
 „ conçus, mal définis, mal diviſés, des  
 „ abſtractions perpétuelles, des qualités  
 „ occultes, des formes ſubſtanciellles, des  
 „ chimères plus éloignées de l'existence,  
 „ que ces êtres moraux créés par l'imagi-  
 „ nation des Poètes, de l'obſcurité, de  
 „ la barbarie, c'eſt à quoi les Philoſophes  
 „ & les Savans étoient parvenus à reduire  
 „ l'étude de la Sageſſe.

M. THOMAS n'oublie point d'ajouter au  
 tableau qu'il a préſenté de l'état de la Phi-  
 loſophie, avant la naiſſance de DESCARTES,  
 celui du Siècle où il naquit. „ J'perçois  
 „ dans l'Univers une eſpèce de fermenta-  
 „ tion générale. La Nature ſemble être  
 „ dans ſes momens de criſe, où elle fait  
 „ les plus grands éforts. Tout s'ébranle,  
 „ tout s'agite; on veut par tout remuer  
 „ les anciennes bornes; on veut éten-  
 „ dre la ſphère humaine. VASCO DE

„ GAMA découvre les Indes ; COLOMB  
 „ découvre l'Amérique : CORTES & PIZA-  
 „ RÈ subjuguent des contrées immenses &  
 „ nouvelles. MAGELLAN cherche les ter-  
 „ res australes : DRAK fait le tour du  
 „ monde.....

„ L'Astronomie renait dès le quinzième  
 „ siècle. COPERNIC rétablit le Système de  
 „ PYTAGORE & le mouvement de la ter-  
 „ re ; TYCHO BRAHE' ajoute aux observa-  
 „ tions de tous les siècles.... Le Légis-  
 „ lateur des Cieux paroît ; KEPLER con-  
 „ firme ce qui a été trouvé avant lui , &  
 „ ouvre la route à des vérités nouvelles,  
 „ mais il faloit encore de plus grands se-  
 „ cours. „

M. THOMAS parle de l'invention des  
 verres concaves & convèxes , des décou-  
 vertes de GALILÉE , de la Géométrie apli-  
 quée à la doctrine du mouvement &c. Voilà  
 ce que la Nature avoit fait pour DESCAR-  
 TES avant sa naissance.

Nous voudrions pouvoir rapporter le ta-  
 bleau de l'Europe , que M THOMAS met  
 sous les yeux du Philosophe. Il le suit  
 dans ses voyages , ne perdant jamais la  
 Nature de vue. „ Tantôt , dit-il , il la  
 „ considère dans toute son étendue , come  
 „ ne formant qu'un seul & immense ou-  
 „ vrage ; tantôt il la suit dans ses détails.

„ J'aime à le voir de bout, sur la cime  
 „ des Alpes, élevé au dessus de l'Euro-  
 „ pe entière par sa situation & plus en-  
 „ core par son génie; suivant de l'œil la  
 „ course du PÔ, du Rhin, du Rhône & du  
 „ Danube, & delà s'élevant par la pensée  
 „ vers les Cieux, qu'il paroît toucher, péné-  
 „ trant dans les réservoirs destinés à four-  
 „ nir à l'Europe ces amas d'eaux immen-  
 „ ses.... ou méditant profondément à la lueur  
 „ des éclairs & au bruit des tonéres. Ah!  
 „ c'est dans ces momens que l'ame du  
 „ Philosophe s'étend, devient immense &  
 „ profonde come la nature „.

L'Orateur le peint ensuite s'élevant con-  
 tre les tirans de la raison, songeant à dé-  
 truire les préjugés en lui même, avant  
 de détruire ceux qu'il voioit répandus sur  
 la terre, lutant pendant près de dix ans  
 contre lui même pour secouer toutes ses  
 opinions.

L'Orateur le suit encore dans sa retrai-  
 te. „ Home du monde, s'écrie-t-il, si  
 „ fiers de vôtre politesse & de vos avanta-  
 „ ges, souffrez que je vous dise la véri-  
 „ té: Ce n'est jamais parmi vous que l'on  
 „ fera ni que l'on pensera de grandes cho-  
 „ ses. Vous polissez l'esprit; mais vous  
 „ énervez le génie. Qu'a-t-il besoin de

„ vos vains ornemens? C'est un colosse  
 „ dont la grandeur fait la beauté. C'est  
 „ dans la solitude que l'homme de génie est  
 „ ce qu'il doit être. C'est là qu'il rassem-  
 „ ble toutes les forces de son ame. Auroit  
 „ il besoin des homes? N'a t il pas avec  
 „ lui la Nature? Et il ne la voit point  
 „ à travers les petites formes de la Socié-  
 „ té; mais dans sa grandeur primitive ,  
 „ dans sa beauté originaire & pure. C'est  
 „ dans la solitude que toutes les heures  
 „ laissent une trace, que tous les instans  
 „ sont représentés par une pensée, que le  
 „ tems est au Sage, & le Sage à lui mê-  
 „ me. C'est dans la solitude sur tout ,  
 „ que l'ame a toute l'énergie de l'indépen-  
 „ dance. L'à, elle n'entend point le bruit  
 „ des chaines que le Despotisme & la Su-  
 „ perstition secouent sur leurs esclaves; elle  
 „ est libre come la pensée de l'home ,  
 „ qui existeroit seul dans l'univers. Cette  
 „ indépendance, après la vérité, étoit la  
 „ plus grande passion de DESCARTES. Ne  
 „ vous en étonnez point; ces deux passions  
 „ tiennent l'une à l'autre. La vérité est  
 „ l'aliment d'une ame fière & libre, tan-  
 „ dis que l'esclave n'ose même lever les  
 „ yeux jusqu'a elle.

Nous avons promis de rapporter, au-  
 tant que nous le pourions, des morceaux



des deux Auteurs , que le Lecteur put comparer. M. GAILLARD nous dit,, que  
 „ DESCARTES se ménagea dans Paris même , à l'extrémité d'un faux-bourg ,  
 „ un azile inaccessible à tout autre qu'à  
 „ deux ou trois Sages , dignes de l'animer  
 „ & de l'encourager. Homes de Génie ,  
 „ ajoute t-il , mortels privilégiés , qui  
 „ devez compte de vos talens & de vos  
 „ lumières au Ciel qui vous les a donés , à  
 „ la terre qui en a besoin, entrez dans  
 „ la retraite , pour éclairer les homes ,  
 „ & n'en sortez que pour les servir ; qu'at-  
 „ tendez vous du monde ? Qu'il vous  
 „ enivre ? Qu'il vous enchaine ? Qu'il  
 „ épaisisse sur vos yeux le bandeau des  
 „ préjugés ? Qu'il verse dans vos cœurs le  
 „ poison des voluptés , le feu dévorant  
 „ des passions ? La solitude vous appelle ,  
 „ & la Sagesse vous y attend ; c'est là que  
 „ dans le calme des sens , dans la paix du  
 „ cœur , dans le silence des passions , vous  
 „ entendrez la voix de la Nature , & que  
 „ la vérité pourra descendre jusqu'à vous.

M. GAILLARD , en suivant DESCARTES dans ses voyages , raconte quelques anecdotes intéressantes , qu'il lie à son sujet. Dans la vie d'un Observateur tel que DESCARTES , c'est par les spectacles qu'on distingue les époques... Dans les villes il

étudioit les homes; dans les campagnes il étudioit la nature; & la solitude & le monde servoient également à sa Philosophie.

M. GAILLARD acuse DESCARTES d'irrésolution & d'inconstance. La même trempe de génie, qui porte au doute philosophique, dans les matières de spéculation; doit porter à l'irrésolution sur ces grands objets d'où dépend le destin de la vie. L'Orateur ne craint point de montrer les défauts de son Héros: „ O! Vé-  
 „ rité sainte, Vérité pure, s'écrie t il,  
 „ que jamais ma langue ni ma plume ne  
 „ te fassent perdre aucun de tes droits...  
 „ Tu dois régner par tout; mais surtout  
 „ triompher ici; je parle de DESCARTES!  
 „ indigne de louer ses vertus, si j'avois  
 „ déguisé ses foiblesses, cette Ombre heu-  
 „ reuse, au sein de la vérité, objet éternel  
 „ de son amour, rejetteroit son vil Pa-  
 „ négiriste. Tu oses vanter un home  
 „ simple & vrai; garde pour les Grands,  
 „ pour ces idoles trop encensées, trop peu  
 „ respectées, tes ménagemens injurieux &  
 „ ton silence adulateur. Oses avouer que  
 „ mes goûts furent trop changeans, mes  
 „ résolutions trop flotantes, mes études  
 „ même trop peu réglées. Ose observer,  
 „ que nourri, élevé en France, j'ai trop  
 „ vécu en Hollande, & que je suis mort

en Suède , &c Dans cette Prosopopée , très belle en elle même , DESCARTES avoue que ce n'étoit point les importuns qu'il fuyoit en s'éloignant de sa Patrie ; mes ces engagements peut être inevitables , ces chaines que le cœur aime toujours à porter , & qui nuisent toujours à la liberté de l'esprit. Il se plaint du sort qui lui ravit sa fille , fruit innocent d'un amour , peut être coupable , tandis que dans le même tems un coup non moins affreux lui enleva son père. „ Hélas ! ajoute-t il , égaré „ dans une terre étrangère , mes mains „ ne purent fermer ses yeux .. Voilà mes „ malheurs ou plutôt voilà mes fautes ; „ en voici peut être l'excuse.

DESCARTES se justifie par les troubles qui agitoient sa Patrie , lors qu'un ascendant invincible l'entraîna vers la Philosophie. Il peint avec énergie ces tems orageux de la minorité éternelle de LOUIS XIII , ces jours où la main terrible de RICHELIEU , en écrasant la tête des Grands , retablissoit le calme , par les tempêtes ; où le sang couloit sur les échafauts , pour ne plus couler dans les guerres civiles , les conjurations succédant aux révoltes étouffées &c. Il justifie son émigration en Suède , par les persécutions qui le forcèrent d'accepter l'azile de paix , que CHRISTINE

lui ofrit , par les demaundes que lui faisoit cette femme célèbre de ses leçons de Philosophie , d'ou pouvoit dépendre le bonheur d'un grand Peuple. Mais on lui fait avouer , que pour justifier encore plus les empressemens de CHRISTINE , il eut falu s'y refuser , par ce que la gloire d'un homme de génie est d'être apellé par l'étranger , & de se conserver à sa Patrie , fut-elle indifférente ou ingrate. Tout cet endroit , où l'Orateur fait parler DESCARTES , est de la plus belle éloquence , & renferme les maximes les plus sages. DESCARTES est-il cependant si coupable ? L'amour de la liberté , dit M. THOMAS , l'engage à fuir tous les engagements , à rompre tous les petits liens des Sociétés , à renoncer à tous les emplois , qui ne sont trop souvent que des chaines de l'orgueil. Il faloit qu'un homme come lui ne fut qu'à la Nature & au genre humain... Il consent à n'être qu'un Philosophe , qu'un homme de génie , c'est à dire , rien aux yeux du Peuple. Il renonce même à son Pays... M. THOMAS peint DESCARTES , se consacrant à l'emploi sublime d'éclairer le monde , prosterné au pied des Autels , s'adressant à la Divinité , & s'écriant : „ Esprit éternel , „ puisque tu m'as créé , je ne veux point „ mourir sans avoir médité sur tes ouvra-

ges, je vais chercher la Vérité, si tu l'as  
 mise sur la terre: Je vais me rendre  
 utile à l'home, puisque je suis home ;  
 soutiens ma foiblesse, agrandis mon es-  
 prit, rends le digne de la Nature &  
 de Toi.

Dans un autre endroit de son Discours,  
 M. THOMAS justifie encore mieux DESCAR-  
 TES; c'est lorsqu'il décrit les persécutions  
 que ce grand home eut à essuyer, non  
 seulement en Hollande, mais au sein mê-  
 me de sa Patrie, où il étoit presque inconu,  
 regardé avec indifférence par les uns, ata-  
 qué & combatu par les autres, recherché  
 de quelques Grands come un vain specta-  
 cle de curiosité, ignoré ou calomnié à la  
 Cour; traité avec mépris par sa Famille  
 même, regardé avec dédain par son Frère;  
 parce que DESCARTES, né gentil-home,  
 s'étoit abaissé jusqu'à se faire Philosophe,  
 il mettoit au nombre des jours malheureux  
 celui où DESCARTES nâquit, pour desho-  
 norer sa race par un pareil métier. Ce fut  
 dans ces circonstances que CHRISTINE l'a-  
 pella. „ Viens, dit-elle à DESCARTES; je  
 suis Reine, & tu es Philosophe: Fai-  
 sons un traité ensemble. Tu anonce-  
 ras la vérité, & je te défendrai contre  
 tes énemis. C'est donc, continue M.  
 THOMAS, l'espérance de trouver un abri

„ contre la persécution , qui seule put  
 „ attirer DESCARTES à Stockholm ; sans ce  
 „ motif eut il été se fixer auprès d'un trône ?  
 „ Qu'est ce qu'un home tel que DES-  
 „ CARTES , a de commun avec les Rois ?  
 „ Leur ame , leur caractère , leurs passions ,  
 „ leur langage , rien ne se ressemblent ; ils  
 „ ne sont pas même faits pour se rappro-  
 „ cher ; leur grandeur se choque & se  
 „ repousse.

Mais c'est trop insister sur la justification  
 de DESCARTES. On lui reproche d'avoir  
 cherché la paix , dont il avoit besoin ,  
 dans une terre étrangère ; come si cet ho-  
 me , qui devoit changer la face de l'uni-  
 vers , qui ne travailloit que pour le bien  
 de l'humanité , à qui rien n'étoit caché  
 dans la Nature , ne devoit pas remonter  
 partout une Patrie. Hélas ! il ne la trou-  
 va que dans les climats glacés du Nord.

Nous avons assez considéré DESCARTES  
 come home privé ; suivons le dans l'histoi-  
 re de ses pensées , que nos deux Ora-  
 teurs vont nous tracer. „ Nous avons  
 „ vû DESCARTES , dit M. THOMAS , ren-  
 „ verser toutes les fautes opinions qui  
 „ étoient dans son ame : Il fait plus , il  
 „ s'élève à un doute universel. Aussi-tôt  
 „ les Cieux , la terre , les figures , les  
 „ sons , les couleurs , son corps même ,

55 & les sens avec lesquels il voyage dans  
 20 l'Univers, tout s'anéantit à ses yeux ,  
 20 rien n'existe. Dans cette description  
 20 générale, où trouver un point d'appui ?  
 20 Qu'elle sera la première vérité qui ser-  
 20 vira de baze à toutes les vérités. Pour  
 20 Dieu, cette première vérité est partout :  
 20 DESCARTES la trouve dans son doute  
 20 même.. Pour diriger l'entendement, il  
 20 joint l'analyse au doute. Décomposer  
 20 les questions & les diviser en plusieurs  
 20 branches; avancer par degrés des objets  
 20 les plus simples aux plus composés &  
 20 des plus connus aux plus cachés; com-  
 20 bler l'intervale qui est entre les idées  
 20 éloignées, & le remplir par toutes les  
 20 idées intermédiaires; mettre dans ces  
 si idées un tel enchainement que toutes  
 20 se déduisent aisément les unes des autres,  
 20 & que les énoncer, ce soit pour ainsi  
 20 dire, les démontrer; voilà les règles  
 20 qu'il a établies & dont il a donné l'exem-  
 20 ple... Ne craignons pas de l'avouer :  
 20 DESCARTES a tracé un plan trop élevé  
 20 pour l'homme. Le génie a eu l'ambition  
 20 de conoitre come Dieu même conoit ,  
 20 c'est à dire, par les principes; mais sa  
 20 méthode n'en est pas moins la créatrice  
 20 de la Philosophie. Avant lui, il n'y  
 20 avoit qu'une Logique de mots &c. 20

M. THOMAS compare la Logique ancienne à celle de DESCARTES & fait l'éloge de sa méthode. Il passe à sa Métaphisique, dont il fait en quatre pages un abrégé détaillé, mais clair & sublime. Il ne dissimule point l'erreur des idées innées, mais il l'excuse par la grandeur même du génie de DESCARTES. Acoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des bornes des sens, à chercher dans l'intérieur de l'ame, ou dans l'essence de Dieu, l'origine, l'ordre & le fil de ses connoissances, pouvoit-il soupçonner que l'ame fut entièrement dépendante des sens pour les idées... D'ailleurs peut-être vit-il dans les idées innées un pont de communication entre l'ame & la nature. Depuis on a eu l'audace de rompre ce pont; mais qui maintenant pourra nous expliquer comment se fait ce passage? Qui nous dira aussi ce que c'est que l'ame des bêtes? Quels sont ces êtres singuliers, si supérieurs aux végétaux par leurs organes, si inférieurs à l'homme par leurs facultés? Quel est ce principe qui, sans leur doner la raison, produit en eux des sensations, du mouvement & de la vie? Quelque parti que l'on embrasse, la Raison se trouble, la dignité de l'homme s'ofense, ou la Religion s'épouvante.



s'épouvante. Chaque Système est voisin d'une erreur ; chaque route est sur le bord d'un précipice.

C'est ainsi que M. THOMAS analise en Orateur Philosophe, chacune des parties de la Philosophie de DESCARTES ; on diroit, à ne consulter que les connoissances répandues dans son Discours, qu'il n'a fait autre chose toute sa vie, que méditer sur les ouvrages de ce grand home ; il semble, à ne l'envisager que come Orateur, qu'il a passé ses jours à se former à l'éloquence.

M. GAILLARD évitant autant qu'il l'a pu les détails Philosophiques, qu'il ne croioit point faits pour entrer dans un Discours qui devoit être jugé par des Poètes & par des Orateurs, s'est borné à énoncer les Ouvrages de DESCARTES.

» GALILÉ'E est condamné, dit-il ; mais  
 » l'orage se calme ; on cesse de confondre  
 » la Théologie avec la Philosophie, l'im-  
 » muable empire de la Vérité avec le  
 » mobile domaine de l'opinion. La liberté  
 » naturelle de l'esprit humain alloit ren-  
 » tier dans les droits qui lui sont propres,  
 » la *Méthode* de DESCARTES parut, ...  
 » elle étoit accompagnée de la *Dioptrique*, du  
 » *Traité des Météores* & de la *Géométrie*,

C'étoit doner le précepte & l'exemple à la fois. Le Discours de la Méthode traçoit à la Raison la route qu'elle devoit suivre pour chercher la Vérité dans les Sciences, & l'Auteur suivoit cette route dans les trois Traités.... Il donna quelques momens de son loisir au fameux Problème de la *Roulette* qui donna occasion au jeune PASCAL de se faire admirer de DESCARTES même.... Jusques là, DESCARTES pouvoit avoir des rivaux même dans son siècle; ses *Méditations métaphisiques* parurent, & il n'en eut plus, même dans l'Antiquité. Ses *Principes de Physique* vinrent encore l'affermir sur le trône de la Philosophie qu'ARISTOTE lui céda, malgré les efforts de l'Ecole pour y maintenir ce Prince des Philosophes, dont elle adoroit la Doctrine, parce qu'elle l'avoit défigurée. M. THOMAS s'étend sur chacun de ses ouvrages, & en donne des notions distinctes aux moins intelligens. Son éloquence embélit les moindres détails. Avant d'entrer dans ceux qui concernent la Physique, il fait voir DESCARTES, imaginant l'instrument dont il a besoin, c'est à dire, l'application de l'Algèbre à la Géométrie. Il falloit un instrument qui élevoit le Géomètre à une hauteur, d'où il put domi-

per sur toutes les opérations, & sans fatiguer sa vue, voir d'un coup d'oeil des espaces immenses, se resserrer come en un point. Après avoir donné une idée de l'opération de DESCARTES, j'avois dit, l'éloge d'un grand homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons nous de remarquer ici, que par son Analise DESCARTES, fit faire plus de progrès à la Géométrie, qu'elle n'en avoit fait depuis la création du monde.... Mais ce qui prouve mieux toute l'étendue de l'esprit de DESCARTES c'est qu'il est le premier, qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les Sciences & de les faire servir à la perfection l'une de l'autre. Il avoit transporté dans sa Logique la méthode des Géomètres. Il se servit de l'analise logique pour perfectionner l'Algèbre; il appliqua ensuite l'Algèbre à la Géométrie; la Géométrie & l'Algèbre à la Mécanique, & ces trois Sciences combinées ensemble, à l'Astronomie. C'est donc à lui qu'on doit les premiers essais de l'application de la Géométrie à la Physique; application qui a créé encore une Science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche à la Nature. Il entreprend de déchirer ses voiles, & d'expliquer le système du monde. Voici des tableaux plus grands

peut être, que ceux que présente l'histoire de tous les Empires.

C'est dans cette partie des travaux de DESCARTES que M. THOMAS donne carrière à son Eloquence: Nous voudrions pouvoir rapporter l'abrégé sublime qu'il en fait; la clarté des expositions, la magnificence & l'énergie des explications, des phénomènes, des découvertes de la marche & du mouvement des corps célestes, les tableaux ravis à la nature & transportés dans ce Discours, sont d'une beauté qui a dû saisir ses Juges. L'Orateur ne prétend point relever de ses ruines le système de DESCARTES; mais après avoir prouvé que tel qu'il est, ce système est l'ouvrage d'un génie extraordinaire; après avoir dit que personne n'avoit conçu une machine aussi grande, aussi vaste, & n'avoit eu l'idée de rassembler toutes les observations faites dans tous les siècles, & d'en bâtir un système général du monde, M. THOMAS compare le système de NEWTON à celui de DESCARTES, & fait voir que NEWTON, tout grand qu'il est, a été obligé de simplifier l'Univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les Astres dans des espaces libres, dès lors plus de fluide, plus de résistances, plus de frottemens; les liens qui unissent ensemble

toutes les parties du monde ne font plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir; un tel Univers est bien plus aisé à calculer que celui de DESCARTES, où toute action est fondée sur un mécanisme. Ainsi, quand son système n'eut point été aussi défectueux, ni celui de NEUWTON aussi admirable, les Géomètres devroient par préférence embrasser le dernier, & ils l'ont fait. M. THOMAS ne désespère point qu'un jour une main hardie n'ose reconstruire avec plus d'audace & de solidité, ces tourbillons que DESCARTES lui même n'éleva que d'une main foible, ou que, rapprochant deux Empires divisés, elle n'entreprene de réunir l'attraction avec l'impulsion, en découvrant la chaîne qui les joint.

L'Orateur parcourt avec rapidité tous les phénomènes que DESCARTES entreprend d'expliquer. Avec quel feu il peint l'Atmosphère, & les vents &c. Il revient ensuite à DESCARTES, il fait voir qu'il ne doit rien qu'à lui même.

M. GAILLARD prouve avec énergie la même vérité. Tous les autres avoient profité des lumières de ceux qui les avoient

précédés : NEWTON lui même doit son génie à nôtre Philosophe.

M. GAILLARD convient, que si DÈSCARTES n'est pas le créateur de la vraie Philosophie, il l'est du moins de la vraie manière de philosopher, de cette méthode géométrique, qui marche d'idée en idée ; de preuve en preuve ; qui joignant par un nœud intime, & progressif toutes les parties d'un raisonnement, d'une démonstration, d'un ouvrage entier, les fortifie les unes par les autres, & rapporte tout à l'unité.

Eh ! qui peut dire, ajoute t il, jusqu'où s'est étendue cette heureuse influence ? Elle ne s'est point bornée à la Philosophie. Il s'est fait dans les esprits une révolution générale, la raison & la méthode ont pénétré dans tous les genres ; c'est depuis DESCARTES que les ouvrages sont bien faits, que les objets y sont présentés dans l'ordre qui leur convient ; dans le jour qui les embélit ; que l'érudition est sobre, que le bel esprit est décent, que le stile est précis, que le génie est sage, que le goût est pur ; que tous les arts peignent la nature, & se rapprochent de la vérité. C'est cet amour du simple & du vrai dont DESCARTES a donné l'exemple, qui a préparé ce Siècle admirable de LOUIS XIV ;

c'est cet ascendant, qu'il a sçu rendre à la Raison, qui nous a valu le Siècle philosophique de LOUIS XV. La pensée & le doute, ces deux fondemens de la Philosophie, sont deux bienfaits de DESCARTES envers les homes, qui, depuis tant de siècles, savoient seulement croire & répéter. On peut avoir été plus loin que DESCARTES, mais c'est dans la route qu'il a tracée. On peut s'être élevé plus haut; mais c'est en partant du point d'élevation où il a porté les esprits; on peut enfin l'avoir combattu lui même avec succès; mais c'est en se servant des armes qu'il a fournies.

On peut juger par ce morceau, que si M. GAILLARD n'a pas mis dans son Ouvrage la même élévation & la même majesté que M. THOMAS a répandues dans le sien, il compense bien par l'agrément, par l'élégance, par les graces & par l'esprit, les avantages que son rival paroît avoir sur lui.

Nous aurions désiré pouvoir rapporter tout ce qu'il y a de beau dans ces deux Ouvrages; mais il eut falu reculer trop loin les bornes de cet extrait, qui peut être est déjà trop étendu. Nous le terminons.

nerons par le portrait du plus grand Persecuteur de DESCARTES. Les deux Orateurs l'ont tracé ; le Lecteur , après l'avoir comparé , verra s'il eut pû prononcer autrement que ne l'a fait l'Académie. Voici celui de M. GAILLARD.

„ Parmi les noms obscurs des persecu-  
 „ teurs de DESCARTES , s'élève avec un  
 „ éclat odieux ce VOETIUS , fameux TROS-  
 „ TRATE , par le mal qu'il a fait... Un  
 „ maintien grave , l'air du recueillement  
 „ & de la mortification , une négligence  
 „ étudiée dans son extérieur , une morale  
 „ austère , des déclamations ciniques con-  
 „ tre les Grands , un emportement qu'on  
 „ croioit saint , contre les vices de la mo-  
 „ llesse , tandis qu'il se permettoit tous  
 „ ceux de la dureté , un enthousiasme  
 „ analogue à l'esprit de la réforme , des  
 „ mœurs pures & sauvages , du zèle , de  
 „ l'exactitude à remplir des devoirs qu'il  
 „ aimoit , parce qu'il croioit y trouver  
 „ l'ocasion d'y paroître avec avantage :  
 „ Voilà ce qui lui avoit attiré la faveur &  
 „ l'estime du Peuple. La discorde étoit  
 „ par-tout sur ses pas ; il avoit besoin de  
 „ combattre & de haïr come une ame ho-  
 „ nête & tendre à besoin d'aimer & d'o-  
 „ bliger. Il falloit qu'il poursuivit un éne-  
 „ mi , qu'il s'acharnat sur une proie...



VOETIUS confuma une carrière de 87 ans dans les pénibles hostilités d'une argumentation barbare ; superficiel dans son érudition , incohérent & souvent absurde dans ses raisonnemens , bas dans ses idées , violent dans son stile , atroce dans ses calomnies , quelquefois souple dans ses intrigues , ennemi déclaré des talens , des graces , des vertus , de la gloire : Tel fut l'ennemi de DESCARTES. Il le devint pour l'avoir entendu louer , & sans l'avoir jamais vû.

Le portrait qu'en fait M. THOMAS n'est pas moins frappant.

Il y avoit alors en Hollande un de ces homes , qui sont ofusqués de tout ce qui est grand ; qui , aux vues étroites de la médiocrité joignent toutes les hauteurs du despotisme , insultent à ce qu'ils ne comprennent pas , couvrent leur foiblesse par leur audace , & leur bassesse par leur orgueil ; intrigans , fanatiques , pieux calomniateurs , qui prononcent sans cesse le mot de Dieu , & l'outragent ; n'affectent de la Religion que pour nuire , ne font servir le glaive des loix , qu'à assassiner ; ont assez de crédit pour inspirer des fureurs subalternes ; espèces de monstres nés pour persécuter & pour haïr , come le

» tigre est né pour dévorer. Ce fut un  
 » de ces homes qui s'éleva contre DESCAR-  
 » TES.

Le Discours de M. THOMAS est beaucoup plus étendu que celui de M. GAILLARD. Il est accompagné de notes très savantes. Si l'on pouvoit reprocher quelques défauts à ces deux Ouvrages, ce seroit trop de fécondité dans l'un, & peut-être quelque stérilité dans l'autre. Dans l'un, on trouve de très beaux morceaux, mais quelquefois étrangers au sujet; dans l'autre, la manière semble s'étendre sous la main de l'Orateur; tout ce qu'il voit, il le peint; tout ce qu'il touche il veut l'embêler. Mais arrêtons nous; l'Académie a vu ces legers défauts s'éclipser sous un plus grand nombre de beautés; elle a tout compensé, & c'est à nous à applaudir ses jugemens.

---

## PRIX ACADEMIQUES.

**L'**ACADEMIE des Inscriptions & Belles Lettres de Paris avoit proposé, pour le concours au Prix qu'elle devoit distribuer à Pâques de cette Année 1765, l'examen de cette question: *Par quelles causes &*

par quel degré les Loix de LICURGUE se sont elles altérées chez les Lacédémoniens ; jusques à ce qu'elles aient été antanties ? Comme les Mémoires qui lui ont été envoiés ne lui ont pas paru remplir toute l'étendue de ce sujet, elle a jugé à propos de remettre le Prix & de proposer la même Question pour l'Assemblée publique de Pâques 1767.

Le Prix sera double & consistera en deux Médailles d'or chacune de la valeur de 400 Liv.

Les Pièces doivent être remises avant le premier Décembre 1766.

**L'**ACADEMIE des Sciences, Belles Lettres & Arts de Lion propose pour le Prix des Arts, qui sera distribué à la Fête de ST. LOUIS 1768. le sujet déjà anoncé en l'Année 1765 en ces termes :

*Trouver le moyen de durcir le cuir & de lui donner une sorte d'apret, qui le rende impénétrable aux bales de mousquet & aux atteintes du fer le plus tranchant & le plus asilé.*

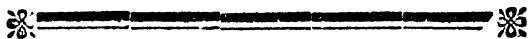
Quelques Auteurs raportent que les soldats Romains s'armoient de larges bandes de cuir pour se garantir des traits. On prétend aussi que les Péruviens avoient le

secret de préparer le cuir, pour lui donner cette impénétrabilité. Quoi qu'il en soit de ces faits historiques, l'Académie sachant que les cuirs de France sont très inférieurs à ceux des Pays étrangers, demande qu'on essaie d'apriêter les cuirs pour les rendre propres à faire des Armures & à servir à plusieurs autres usages.

Le Prix, qui consiste en une Médaille d'or de la valeur de Liv. 300 n'ayant pas été ajugé en 1765 sera double en 1768.

**L**A Société Oeconomique de Bienne offre une Médaille d'or de la valeur de dix Ducats à celui qui lui fournira le Mémoire le plus solide sur cette Question : *Quels seroient les moyens les plus propres à tirer des Montagnes du Mont Jurat le parti le plus avantageux, soit pour le Public, soit pour le Propriétaire, & en égard à la différence de leur exposition & de leur sol.* La Société invite ceux qui voudront travailler sur cette Question, d'embrasser dans leurs observations une étendue de Terrain aussi considérable, que leurs lumières à cet égard pourront le leur permettre; la Société leur laissant cependant la liberté de borner ces observations sur une étendue de 7 à à 8 lieues. Les Mémoires de-

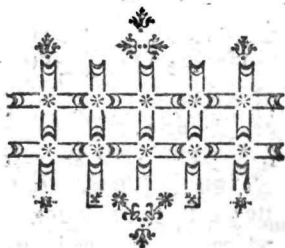
vront être adressés francs de ports avant la fin de Février 1767, à M. N. HEILMANN, Secrétaire de la Société Oeconomique de Bienne. Les Auteurs ne devront se faire conoitre que dans un Billet cacheté, ainsi qu'il est d'usage dans d'autres Sociétés Oeconomiques. Le Prix sera ajugé le Lundi d'après la Pentecôte 1767.

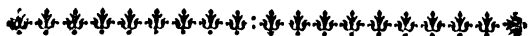


P R O B L E M E.

UN jeune home âgé de 15 ans, étudiant les Mathématiques, surpris de ce que son Maître lui disoit sur la nature & les difficultés du fameux Problème de la *Trisection de l'Angle*, a découvert une manière de le résoudre en se servant de la seule règle & du compas. Il partage d'abord la ligne ou corde quelconque A B en deux parties égales par la méthode ordinaire. Prenant ensuite une ouverture de compas  $= \frac{1}{2}$  A B. il détermine par une seconde perpendiculaire le  $\frac{1}{4}$  de la même ligne. Il divise encore une dernière perpendiculaire en deux également, & forme ainsi un Rectangle sous la  $\frac{1}{2}$  seconde perpendiculaire & le  $\frac{1}{4}$  de la ligne donnée, &

trouve que la diagonale de ce rectangle, portée sur la Ligne A B. la divise en trois parties parfaitement égales. On prie ceux qui cultivent les Mathématiques d'examiner cette opération & de donner la formule Algébrique, qui peut servir à la démontrer & à l'apprécier, quand ce ne seroit que pour encourager un talent, qui pourroit dans la suite s'exercer sur des objets du même genre plus profonds & plus utiles.





S P E C T A C L E S

EXTRAIT DE L'ORPHELINE LE'GUE'E,  
Comédie en trois Actes ; par M. SAURIN,  
de l'Academie Française.

( Représentée pour la première fois le 5.  
Novembre dernier. )

P E R S O N A G E S.

ERASTE,  
SOPHIE, Parente d'ERASTE,  
BELISE, Sœur d'ERASTE,  
LISIMON, Ami d'ERASTE,  
DAMIS, Neveu de LISIMON, sous le  
nom de BLACMORE.  
FINETTE, Suivante,  
L'OLIVE, Valet d'ERASTE,

*La Scène est dans un Sallon de la maison  
de campagne d'ERASTE.*

**L'**ACTION du Citoyen de Corinthe, qui  
lègue à son Ami sa Femme & sa Fille-à  
nourrir est l'Original du fond de cette  
Pièce. M. SAURIN a transporté la Scène  
en France, & paroît avoir eû moins in-

tention d'étendre & de faire usage de ce fond, que d'en former un prétexte pour mettre en jeu le caractère d'un home enthousiasmé des mœurs, de l'esprit & des usages des Anglois.

Quoi que la Scène soit en France, tous les Acteurs de cette Comédie, de l'un & de l'autre sexe, sont vêtus à l'Angloise. On voit dès l'ouverture de la Scène une table ronde avec des tasses, préparée pour le déjeuner du thé.

FINETTE voit avec surprise DAMIS. Il a connu cette Suivante avant que d'aller faire un tour en Angleterre dans une autre maison où elle servoit. Il compte qu'elle sera dans ses intérêts. Il l'interroge sur le caractère d'ERASTE, Maître de la Maison, où elle sert actuellement. FINETTE est étonnée qu'il le conoisse si peu, étant l'ami intime de LISIMON, son Oncle; mais DAMIS étoit absent lorsque cette liaison s'étoit formée. FINETTE comence ainsi le Portrait d'ERASTE, dans lequel entre, par contraste, celui de cet Oncle du jeune home.

. . . Votre Oncle est un sage en effet :

S'il est pourtant permis à quelque home de l'être :

ERASTE l'est bien moins qu'il ne le veut paroître ;

LISIMON a sur lui le plus fort ascendant, &c.

Cét



Cet ascendant de LISIMON sur ERASTE est artistement exposé ici par l'Auteur, parce qu'il sert beaucoup au dénouement. FINETTE poursuit, en disant que ce LISIMON, ce vrai Sage, condamné la singularité dont ERASTE est affecté. Elle commence cependant par exposer ce caractère du beau côté, en exposant la noblesse & l'humanité de l'ame d'ERASTE; elle en apporte pour preuve, le trait de générosité qui lui a fait accepter, come un legs utile, le soin d'entretenir SOPHIE, fille d'un de ses Parens, & de pourvoir à son établissement. Il est donc devenu le Tuteur de SOPHIE, & c'est d'elle que DAMIS est vivement épris, depuis qu'il l'a vue au Couvent avec une de ses Parentes qu'il alloit visiter. FINETTE crayonne en passant le caractère de la Sœur d'ERASTE, qui habite dans cette maison.

C'est un composé rare, & qui par fois allie  
Un bon sens étonnant à beaucoup de folie, &c.

FINETTE revient au caractère d'ERASTE. Apres avoir dit qu'il chérit sa Pupile come sa propre Fille, en quoi DAMIS le trouve fort respectable, elle continue ainsi:

Voyez à présent le revers :

Il s'est fait singulier pour être Philosophe ;

C'est la source de cent travers ,  
 Qui , de tout le public , lui valent l'apostrophe  
 Du plus grand fou de l'Univers.

Come Magistrat , ERASTE est obligé  
 d'en porter l'habit à la Ville; mais dans  
 cette maison de campagne on s'habille, on  
 se coefe, on *toffe* à l'Angloise.....

. . . . . Il n'est rien  
 Qui d'ERASTE obtienne l'estime ,  
 Si venu d'Angleterre il n'en porte le sceau,  
 Chez ce Peuple tout est sublime ,  
 Et chez nous il n'est rien d'utile ni de beau.

.. DAMIS convient que cette Nation est  
 respectable , mais il ajoute qu'ERASTE à  
 tort de tout admirer d'un côté & de tout  
 blâmer de l'autre.

Tout Peuple a ses défauts (*poursuit-il*) , & tout  
 Peuple a son prix ,  
 Mais à des préjugés , s'il faut que l'on se livre ,  
 Par préférence un Citoyen doit suivre  
 Ceux qui lui font aimer son Prince & son Pays.

En conséquence , ERASTE veut que SO-  
 PHIE aprenne l'Anglois. DAMIS s'est fait  
 choisir pour lui enseigner cette langue  
 qu'il ne fait pas ; n'importe. Enseigner  
 ce qu'on ignore n'est pas chose nouvelle ,

& tant de gens vivent de cette industrie ! D'ailleurs ERASTE, qui fait tant de cas des Anglois & de l'Angleterre, ne fait pas un mot de la langue : Ainsi, à l'aide d'une Grammaire, fécondé par la fortune & par l'amour, nôtre jeune amoureux compte se tirer d'affaire. Ce n'est pas pour lui la plus grande difficulté. Le Tuteur blâme les foiblesses de l'amour & méprise les soins qu'entraîne le mariage ; il a formé le projet de disposer SOPHIE à une perpétuelle indifférence & à vivre dans le célibat. C'est ce que DAMIS veut empêcher, & pourquoi il implore les secours de la Suivante. Il n'a point eû occasion encore de se déclarer à SOPHIE ; mais il se flate, s'il a bien interprété les regards de la jeune Pupile, qu'elle a lû dans les siens, & qu'elle n'est pas contraire à ses vœux. ERASTE vient ; FINETTE laisse DAMIS avec lui & va préparer SOPHIE à l'entrevue de son Maître de Langue Angloise.

ERASTE s'excuse d'avoir fait attendre DAMIS, qu'il n'a point encore vû, sur ce qu'il étoit allé faire un tour de jardin. DAMIS ne peut s'empêcher d'en marquer sa surprise, attendu qu'il tombe alors beaucoup de pluie. C'est le tems qu'ERASTE dit choisir de préférence pour la prome-

nade , parce qu'il a besoin de tempérer les fougues du génie , qui , quelquefois , enflamment sa tête , & il a besoin de prendre de la pluie , come un autre de prendre l'air ,

A la bone heure , ( *répond* DAMIS ) en Angleterre ,  
On n'étoit perfonne en étant ce qu'on est .

DAMIS s'anonce pour être le Maitre d'Anglois dont on a dû lui parler sous le nom de BLACMORE . Celui-ci dit que l'ami qui le lui a propolé , en fait beaucoup d'éloge , qu'à son accent on le croiroit François . Le faux BLACMORE prévient cette objection , en difant qu'il a été élevé en France dans sa jeunesse . ERASTE ajoute qu'il n'auroit pas besoin de recommandation , & que sa phifionomie lui en tiendroit lieu . Il se pique , fur-tout , de ne s'en rapporter qu'à ce garant , fur la foi duquel il avoit pris un jour un Domestique , qui lui emporta sa Vaiffelle ; mais , en y réfléchiffant depuis , il avoit trouvé qu'il auroit dû remarquer dans la vue incertaine de ce Valet , ce qu'il étoit capable de faire .

On se peint dans ses traits come dans un miroir ,  
LOKE l'a dit . . . &c .

Pour prouver ses connoiffances en phifio-

nomie, il présume que M. BLACMORE est un penseur. Il veut parier de plus que le beau sexe a sur lui très peu de pouvoir, & qu'il regarde l'amour come une folie. . . .

. . . . Suis je pénétrant ? Admirez-vous ?

D A M I S.

Jamais

Je n'admire.

É R A S T E *à part.*

Cet home est diablement Anglois.

Il voit entrer sa Sœur BELISE accompagnée de la jeune SOPHIE. Il présente à cette dernière le Maître qu'il lui a choisi. La jeune personne, quoique prévenue par FINETTE, ne peut se défendre de son trouble. BELISE trouve que la figure de ce Maître ne doit pas faire peur à ses écolières. ERASTE saisit cette occasion pour engager sa Sœur à apprendre l'Anglois avec SOPHIE, mais elle s'en défend avec vivacité. DAMIS trouve le moment de dire bas à SOPHIE, que si elle le découvre elle lui donera la mort. On s'approche de la table pour déjeuner avec du thé. SOPHIE le verse. On lui fait la guerre sur l'air

de tristesse qu'on lui remarque , & qui n'est  
lui est pas ordinaire. DAMIS lui demande  
si c'est sa présence qui la gêne ?

Oh ! vous n'en pouvez pas douter ;

( *répond elle avec ingénuité.* ) ERASTE dé-  
mande excuse pour elle au faux BLAC-  
MORE de cette franchise. Il veut qu'elle  
se place près de son nouveau Maître, sur  
quoi SOPHIE hésite, en disant ;

Mais ; Monsieur , il n'est pas besoin....

Ce jeu d'embaras naïf produit un très  
grand effet sur le Théâtre.

Pendant le déjeuner , un Laquais apor-  
te à ERASTE une Lettre venant de Lon-  
dres , de Milord COBBAM son Ami. Cette  
Lettre est en Anglois , parce que ce bon  
Milord , fâché de ce que la Langue Fran-  
çoise s'étend trop dans l'Europe , ne veut  
pas l'écrire , quoi qu'il la parle fort bien.  
ERASTE s'adresse tout naturellement à  
DAMIS pour lui traduire cette Lettre en  
lisant. DAMIS cherche inutilement tous  
les prétextes qu'il peut inventer pour  
s'en dispenser. Il finit enfin par en com-  
poser une de sa tête. Les quiproquo dans  
lesquels il tombe sur des faits qui ne peu-

vent avoir lieu par rapport au Milord, les repliques d'ERASTE, les détours du faux Maître de Langue pour se rapprocher du probable, tout cela produit des plaisanteries d'un très bon comique, mais qu'il faut voir dans l'Ouvrage même. Il auroit fallu transcrire une Scène entière pour les mettre sous les yeux du Lecteur. Notre Anglomane finit, à propos du Milord, par réfléchir sur la différence des homes de Londres aux colifichets de France.

. . . . Je le verrai, de par NEWTON,  
Ce Pays où l'on pense. . . .

D A M I S.

Monfieur, on pense en tout Pays ;  
Je ne fais si le mien l'emporte sur un autre,  
Mais voyez-le ; & je vous prédis  
Que vous en reviendrez meilleur juge du vôtre (\*).

On vient avertir ERASTE qu'il lui arrive un Cheval Anglois. Il veut engager sa Sœur BELISE à le venir voir. Celle-ci refuse net, en disant que charbon de terre, Chevaux, Philosophes, tout lui déplaît de ce Pays-là. Elle reste seule avec FINETTE, à laquelle elle confie qu'elle a

T t 4

---

(\*) DAMIS parle ici come Anglois.

le projet de se remarier pour la quatrième fois. Son choix est déjà fait & ses conventions arrêtées. Ce choix tombe sur un homme de Province d'un âge formé, mais qu'on ne peut regarder encore comme hors de la jeunesse. A l'égard de l'esprit, elle convient qu'il est d'assez mince étoffe, mais elle ne l'a pas choisi, dit-elle, pour faire une Epigramme.

Quand un Époux aime sa femme,  
Et l'aime bien, ce n'est jamais un sot.

Son embarras étoit de déclarer ce projet à son Frère, dont elle craignoit les reproches, & surtout l'amertume des sarcasmes. Elle apprend à FINETTE, qu'elle est bien plus à son aise à cet égard depuis qu'elle a découvert qu'ERASTE adore en secret, & presque en l'ignorant lui-même, sa Pupille SOPHIE. L'une & l'autre se préparent à bien rire de Monsieur le Philosophe, & à repousser contre lui-même les traits de sa Morale austère sur l'Amour.

ERASTE comence le second Acte par des réflexions sur la situation de son cœur. Elles ne lui confirment que trop sa flamme secrète pour SOPHIE. Il en rougit; & veut absolument n'y plus penser. BELISE



& FINETTE viennent alors *relancer* la Philosophie. Il se prête de lui même au piège, par ses questions, par ses inquiétudes sur l'humeur mélancolique dont sa jeune Pupile est récemment affectée. L'une & l'autre s'éforcent de lui faire entendre, chacune dans le langage de leur état, que c'est l'amour qui occasionne ce changement. Nous ne pouvons nous refuser de transcrire quelques uns des jolis vers que l'Auteur fait dire à BELISE, en parlant de SOPHIE à ce sujet.

. . . . .  
 . . . . .

Je me trompe, ou déjà SOPHIE éprouve en soi,  
 Cette agitation secrète,  
 D'une ame qui se sent sourdement inquiète,  
 Sans bien savoir encore pourquoi.

A quoi FINETTE ajoute :

Il faudroit à SOPHIE autre chose qu'un Livre.  
 A son âge, Monsieur, le cœur a ses besoins :  
 Un Epoux, par ses tendres soins,  
 Fait sentir qu'il est doux de vivre.

ERASTE en prend occasion de faire une vive censure, de ce qui forme aujourd'hui les nœuds du mariage & de la façon dont

on vit dans le monde. Sa Socur en prend la défense, & lui reproche de voir tout du côté le plus noir; ce qui donne lieu à des peintures assez faillantes. Enfin elle lui déclare qu'elle se remarie. ERASTE se récrie, sur ce projet, qu'elle n'est donc pas contente d'avoir déjà fait mourir de chagrin trois maris. Cela fournit à FINETTE une plaisanterie que BELISE ne trouve pas bone & qui la fait retirer de la Scène. Seule avec son Frère, BELISE convient que la Philosophie la fait mourir de vapeurs, & que c'est une des principales causes du parti qu'elle a pris . . . . . Et qu'en un mot, dans son ménage, elle aime mieux un mari qu'un sage. Elle poursuit ainsi :

. . . . . Prémièrement,  
On gronde son mari, c'est un amusement.

. . . . .  
. . . . .

Mais, je vous prie, à quels usages  
Mettre ces tristes foux, qui, sous le nom de Sages,  
Dans la Société n'aportent aujourd'hui,  
Que de l'orgueil & de l'ennui ?

BELISE propose à son Frère en badinant, de le marier. Elle plaisante de l'embarras que prend souvent l'amour sur les

âmes les plus philosophes. Elle ramène adroitement la conversation sur SOPHIE. Elle l'inquiète, elle finit par lui déclarer ses soupçons. Il hésite à convenir de sa foiblesse; enfin il avoue que, dans le dessein où il est de quitter la Magistrature, il ne fait pas.... BELISE alors l'interrompt sur ce dessein de quitter son état. Elle lui fait promettre qu'il ne fera rien sur cela sans l'aveu de son ami LISIMON. ERASTE se promet d'en être approuvé. . . . .

. . . . .  
 À l'amour des beaux Arts, à l'étude livré,

( en parlant de LISIMON. )

Pour l'Hélicon lui même a quitté le Pactole;  
 Et LISIMON s'est illustré  
 Par un si rare sacrifice,  
 Qu'en ce Siècle avili de luxe & d'avarice,  
 On a cependant admiré.

SOPHIE, que l'on voit arriver en ré-  
 vant, interrompt cet entretien BELISE se  
 retire pour laisser la Philosophie aux pri-  
 ses avec l'Amour & la Beauté.

SOPHIE, qui, en entrant, ne voit per-  
 sone, se parle tout haut à elle-même, &  
 prononce le mot d'amour. ERASTE n'a  
 entendu que ce dernier mot; il ne fait

coment lui chanter la palinodie, sur cet article intéressant. La Pupile craint de s'être trahie elle-même. Le Tuteur ne fait par où comencer & coment amener la déclaration; il la comence plusieurs fois & ne peut poursuivre. L'un & l'autre s'embarassent réciproquement. Cette Scène fournit un jeu fort amusant, & qui porte une foule d'intérêts agréables. ERASTE la finit en se dépitant contre lui-même. Sa brusque sortie fait croire à SOPHIE qu'elle s'est décelée. Elle rougit de son côté, du penchant qui l'entraîne, & forme la résolution d'y résister; pour se conformer aux maximes qu'elle a tant de fois entendu débiter à son Tuteur, sur le danger des passions. FINETTE alors vient lui anoncer son Amant, qu'elle refuse de recevoir; mais il a prévenu la permission ou le refus; il est à ses pieds avant qu'elle soit déterminée. Cette Scène est aussi délicatement conduite, qu'écrite avec élégance & dans le vrai coloris de la nature. La pudeur & l'ingénuité d'une jeune personne sensible, dont les efforts ne servent qu'à mi-ux découvrir ce qu'elle voudroit cacher du secret de son ame, sont peinte, sous les traits les plus intéressans. Tout attache à la jeune SOPHIE, tout parle en sa faveur dans le développement de ce cœur

respectable. Elle consent que DAMIS rende son Oncle LISIMON favorable à leur union, Sur ce que SOPHIE marque de la défiance, parce qu'on lui a fait craindre le langage flatteur des Amans, DAMIS termine cette Scène par les vers suivans,

. . . . . Eh ! peut-on vous flater ;  
Avez vous un regard , un souris qui ne touche ?

Sort-il un mot de vôtre bouche  
Qui n'aille de l'oreille au cœur ?

Le son de vôtre voix n'est il pas enchanteur ?  
Quel autre a, come vous , une grace naive ,  
Plus rare encore que la beauté ,  
Et qui mieux qu'elle captive ?

Les deux Amans sont sur le point d'être surpris par ERASTE ; mais, grace à la vigilance de FINETTE , le jeune Maître est averti assez à propos , pour feindre d'expliquer à son Ecclésiaste un passage d'OTHOUAL , Poete dramatique Anglois. Cela donne occasion à ERASTE de parler de SCHAKESPEAR, que DAMIS observe avec un air important devoir être prononcé CHESPIR. Voici come ERASTE s'explique sur le mérite de ce célèbre Tragique Anglois.

. . . . . En tout j'aime sa manière ;

J'aime des fosfoyeurs , qui , dans un cimetiére ,  
Moralisent gaîment sur des têtes de morts.

Nous n'avons rien chez nous de plus philosophique

Nos esprits pour cela ne sont pas assez forts. . . .

OTHOVAL , dit-on , est pathétique.

Je voudrois bien entendre ce morceau ,

Que tout à l'heure. . . .

Nouvel embarras pour DAMIS , presque aussi fort que celui de la lettre ; mais dont il se tire encore mieux ; parce qu'il lui donne le prétexte de dire à SOPHIE les choses les plus tendres , en présence de son Tuteur , & de mériter encore de lui des complimens. Nos Lecteurs ont à regretter ici que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de rapporter tous les détails agréables dont M. SAURIN fait orner ses pièces. Le reste de la Scène roule sur quelque Auteurs Anglois , & concours à mettre de plus en plus en évidence la manie d'ERASTE. Il envoie le jeune Maître tenir compagnie , dans la promenade , à SOPHIE & à FINETTE. Il reste seul à rêver sur le mérite de ce jeune home , qu'il croit Anglois. Ce qui le ramène à penser fer à SOPHIE ; il en témoigne sa honte & son chagrin. BELISE interrompt la rêverie de son frère , pour lui faire part d'u-

ne nouvelle qui l'afflige jusqu'aux larmes. L'homme qu'elle avoit destiné à faire son quatrième Mari, est tombé dangereusement malade en route. Son frère étale à cette occasion les grandes maximes de la Sagesse, sur l'impassibilité d'une ame qui n'a rien à se reprocher. Il lui recomande la patience; mais pour BELISE, la patience est la vertu des sots. Elle finit par imposer silence aux tristes consolations de son frère. Dans cet instant le Valet d'ERASTE vient en tremblant lui annoncer que son Cheval Anglois s'est noyé. Notre prétendu Sage entre dans la plus violente fureur, & veut étrangler ce Valet. BELISE alors saisit l'occasion de le moraliser à son tour. Elle finit sa mercuriale par ce trait.

De vous & de tous vos pareils ,  
 Que voilà bien , mon frère, le langage ;  
 Vous abondez en bons conseils ,  
 Qui ne sont point à vôtre usage  
 Le Sage est, nous dit-on , toujours maître de lui :  
 En vient on à l'expérience  
 On voit qu'il n'a de patience ,  
 Que pour souffrir les maux d'autrui.

ERASTE est confus de son emportement ;  
 & BELISE est triomphante. On entend une voiture. ERASTE attend LISIMON ,

il présume que c'est lui qui arrive. Ils sortent de la Scène pour aller le recevoir , & terminent par là le second Acte.

Il seroit difficile de bien rendre toute la beauté de la Scène qui ouvre le troisième Acte, entre LISIMON & ERASTE, sans la copier en totalité; ce que nous ne pouvons faire. Nous allons seulement, non pas choisir, car ce seroit un nouvel embarras, mais prendre quelques traits des vérités précieuses qu'elle contient. Après les premiers complimens d'ERASTE sur la haute sagesse de LISIMON, ce vrai Philosophe en rejette le titre, il ajoute :

La chose est aujourd'hui plus rare que le mot.

C'est un nom que chacun s'aroge :

Aussi c'étoit jadis éloge ,

C'est injure à présent :

E R A S T E.

Dans la bouche d'un sot.

L I S I M O N.

Il est vrai; mais, mon cher ERASTE,  
Savez vous ce que c'est qu'un Philosophe ?

E R A S T E.

Quoi. . .

LISIMON.



L I S I M O N .

Vous croyez le savoir... Si je vous disois moi ,  
 Que vous-même souvent en ofrez le crontrafie !  
 Le Philosophe fuit la singularité ;  
 Il n'est jam is rien avec faste ,  
 Même en le condannant il fuit l'ordre arrêté ;  
 Et , fans se distinguer , vêtu suivant l'usage ,  
 Croit la seule vertu l'uniforme du Sage.  
 Il ne meprise point la foible humanité :  
 S'évère pour lui seul , indulgent pour les autres ,  
 Le Philosophe voit ses défauts dans les nôtres.  
 S'il ataque le vice & s'opose à l'erreur ,  
 Ses leçons aux humains ne font point des outrages ;  
 Simple en ses actions , modeste en ses ouvrages ,  
 Il instruit fans orgueil & blame sans aigreur.  
 Voyez si ce portrait , ERASTE , vous ressembël.

Le prétendu Philosophe ERASTE reclame contre la dure nécessité de suivre avec les autres le torrent des abus , pour éviter l'air de singularité. LISIMON prétend qu'il est fort peu de cas où l'on doive sortir des routes frayées , &c. Après un Dialogue discuté , dont on présume facilement la solidité du fond , & les excellentes maximes qui en résultent , ERASTE

enfin déclare à son Ami, qu'il va quitter sa Charge pour se livrer tout entier à l'étude & à la pratique de la Sagesse. Cet Ami sage & prudent reçoit cette confiance avec une espèce d'indignation. Rien n'est mieux pensé, mieux vu & plus énergiquement énoncé que tout ce qu'il dit contre les gens qui ont la vanité de vouloir éclairer les homes, au lieu de leur être utiles dans les états honêtes de la Société. Toutes les chimères, tout le vain orgueil de la fausse Philosophie sont rassemblés dans les efforts que fait ERASTE pour justifier son projet. LISIMON soutient que c'est quelquefois la faute des grands talens même, s'ils sont en bute aux traits de ceux qu'ils humilient. Il emploie ingénieusement l'image du jardin des Hespérides.

(\*) . . . . . Les pomes d'or,  
 C'est la gloire ; & l'envie est le Monstre terrible  
 Qui veille aux pieds de ce trésor.  
 Pour rendre sa rage assoupie,  
 Il n'est qu'un seul secret encore ;  
 Gens à talens, sachez que c'est la modestie.

Il indique vivement à ERASTE des moyens plus honorables de parvenir à la célébrité

---

(\*) Ces Vers n'ont point été dit aux représentations.

dans l'exercice même de son état. Celui-ci touché, ému, des pathétiques remontrances de cet Ami, reconoit ses erreurs & promet de garder sa Charge. LISIMON l'embrasse avec transport, lui demande pardon de sa vivacité, & pour revenir à quelque chose d'obligeant, il lui parle de son procédé à l'égard de SOPHIE; il s'informe à lui-même de ses desseins sur l'établissement de cette Pupile. ERASTE rougit; son Ami s'en aperçoit. ERASTE embarrassé convient qu'il ne sait comment lui avouer qu'il est amoureux, parce qu'il pense qu'il condamne l'amour come une foiblesse. LISIMON se hate de le désabuser. La Philosophie selon lui doit régler & non pas détruire la nature. Mais se marier, insiste ERASTE. Eh qui donc donera l'exemple de bon Citoyen, de bon Père & de bon Mari, si ce n'est le Philosophe? Enfin, ajoute LISIMON. . .

. . . . .  
 ERASTE, vous deviez à SOPHIE un Epoux;

J'approuve fort que ce soit vous;

Et cela m'impose silence. . . .

Sur quoi? (*replique vivement ERASTE.*)

## L I S I M O N.

J'avois deſſein de vous la demander  
 Pour mon Neveu, jeune home d'eſpérance,  
 Qui doit un jour à mes biens ſuccéder.

ERASTE témoigne que cette alliance l'eût flaté. Il revient aux propos qu'ocaſionera le bruit de ſon mariage. Il craint ſur tout cẽ qu'en penſera ce Milord COBBAM. Ce nom rapelle à LISIMON qu'il en a reçu des nouvelles. ERASTE en a reçu auſſi, & c'eſt la lettre qui a tant embarſſé DAMIS au premier Acte. Traduiſant cette Lettre au hazard, DAMIS faiſoit dire au Milord qu'il venoit de marier ſon Fils à une riche héritière. Au contraire, cette Lettre, ainſi que celle qu'a reçu LISIMON, faiſoit part de la mort de ce Fils. C'eſt ce qui ſe vérifie par la traduction que celui-ci fait à ERASTE de cette Lettre. Cela l'inquiète fort ſur le compte de BLACMORE, le prétendu Maître d'Anglois; il le fait appeller: DAMIS aproche & ſe trouve confondu en voyant ſon Oncle avec ERASTE. LISIMON apprend à celui-ci que M. BLACMORE eſt ſon Neveu. DAMIS n'héſite point à convenir que l'amour violent dont il brûle pour SOPHIE lui a fait jouer ce rôle. LISIMON ne reçoit pas bien cette excuſe.

L'amour (*dit-il*) ne sert d'excuse à rien.  
 De nôtre caractère il emprunte le sien :  
 Dans un cœur vertueux l'amour se plait à l'être.  
 Du vôtre , Monsieur , songez à triompher.

DAMIS replique à son Oncle qu'il faudra qu'il expire. Cet Oncle répond froidement :

On ne meurt point, Monsieur, & l'on fait son devoir

Pour lui ôter toute espérance , il déclare positivement à ce Neveu , qu'ERASTE a choisi & destiné un Epoux à SOPHIE. Le jeune Amant se jette aux pieds d'ERASTE ; il demande où est ce Rival qu'on lui opose ?

L I S I M O N A D A M I S. 

. . . . DAMIS , n'en dites point de mal ; }

Vous étiez à ses pieds.

ERASTE , qui pendant le Dialogue de l'Oncle & du Neveu a paru profondément occupé , convient que ce Rival est lui même. Il ordonne que l'on fasse venir SOPHIE. LISIMON lui demande à quoi il se détermine. ERASTE suspend adroitement

ment le dénouement, & rend la situation encore plus intéressante en répondant :

Vous allez entendre & juger.

SOPHIE entre accompagnée de BELISE & de FINETTE. Son Tuteur comence par lui rapeller tous les soins qu'il a pris d'elle depuis son enfance : Il en a été payé par ses vertus. Il ne se compte pas quite envers elle s'il ne lui done un Mari. SOPHIE rougit ; nous passons sur les intermediaires de cette Scène. ERASTE reprend & ne cache plus à sa Pupile, qu'en lui faisant un portrait éfrayant de l'amour, il en éprouvoit pour elle la plus forte atteinte. SOPHIE reprend ingénument :

Vous aimez ? . . . Mais, Monsieur, ce n'est douc point un mal ?

D A M I S *vivément.* . .

C'est un bien qui n'a point d'egal.

S O P H I E A E R A S T E.

Vous me trompiez !

ERASTE convient qu'il se trompoit lui même. Il réitere à SOPHIE les protestations de sa tendresse ; mais il la laisse mai-

treffe de son choix, en la dotant de cinquante mille écus. On ne peut rien de plus touchant que les expressions de reconnoissance de la jeune Pupile, & d'un autre côté les raisons qu'apporte le Tuteur pour la dispenser de ce sentiment. Loin de se prévaloir de ce bienfait, il lui répète qu'elle est absolument libre de choisir entre DAMIS & lui. Quel trouble ne conçoit-on pas que doit jeter cette proposition, dans l'ame, aussi tendre qu'honête, de la jeune SOPHIE! Pendant qu'elle rêve, qu'elle soupire, l'impétueux DAMIS redouble ses efforts pour la déterminer en sa faveur, malgré les sages & vives Remontrances de son Oncle. Il se précipite enfin aux pieds de SOPHIE, qui exige qu'il se lève, s'il veut qu'elle prononce.

E R A S T E *à part.*

Ils s'aiment, je le vois.

S O P H I E *à part.*

Que vais-je prononcer ?

ERASTE, vos bienfaits ont des droits sur mon ame,

Que rien jamais ne pourra balancer.

Vous avez beau vouloir y renoncer,

Et ne laisser parler que vôtre flame ;

Plus vous les oubliez, & plus je m'en souviens.

680 JOURNAL HELVÉTIQUE

Mais pourquoi vous montrer sous des dehors austères ?

Pourquoi contre l'amour ces discours si sévères ?

M'ont-ils dû disposer à ce tendre lien ?

Et lorsque votre amour éclate ,

Pourai-je?... Oui , je puis tout plutôt que d'être  
ingrate ;

Et dût votre bonheur me couter tout le mien ,

Je suis prête.....

B E L I S E.

Qu'elle folie ?

E R A S T E.

Daignez donc achever.... Vous vous troublez ,

S O P H I E.

S O P H I E *avec effort.*

Non, Monsieur.

E R A S T E.

Eh bien donc.

SOPHIE *soupire* , regarde DAMIS & présente  
sa main à ERASTE.

Mon devoir est ma Loi

Voici ma main , ERASTE.



D A M I S.

O Ciel !

E R A S T E.

Je la reçois ..

( *après une pause.* )

... Mais , DAMIS , c'est pour vous la rendre.

D A M I S.

Qu'entends-je ?

S O P H I E.

Quoi , Monsieur ?

E R A S T E.

Je fais ce que je dois , &c.

La surprise & la reconnoissance des jeunes Amans sont exprimées avec ce ton pénétrant du sentiment & de la vertu , qui caractérisent & l'ame & le talent de l'Auteur. ERASTE interrompt les actions de graces de DAMIS & de SOPHIE , pour exiger de la dernière , qu'en aimant DAMIS come son Epoux , elle aime son Tuteur come son Père.

SOPHIE & DAMIS se jettent à ses pieds en  
disant :

Nous sommes vos enfans,

B E L I S E.

Il faut pourtant le dire :  
Les Philosophes sont des fous ,  
Que malgré soi quelquefois on admire.

LISIMON A ERASTE.  
C'est avoir sur vous même , ERASTE , un grand em-  
pire

Ce sublime effort de raison ,  
Est d'un rare & pénible usage.  
Ne soyez singulier que de cette façon ,  
Et le Public en vous , respectera le Sage.

## EPITRE

De Mr. le Comte de SCHOUWALOW à Mr.  
DE VOLTAIRE.

**D**ANS cet azile où la Philosophie  
Retient vos pas & fixe votre cœur ,  
Où l'amitié par vos chants embélie ,  
Loin des grandeurs du monde & de l'envie ,

Vient sur vos jours répandre le bonheur ,  
 Exempt de soins , de contrainte , de gêne ,  
 De la raison vous adoptez les loix ,  
 Et méprisant la cabale & sa haine ,  
 L'éclat des Cours , les caprices des Rois ,  
 Content , tranquile , à l'ombre de vos bois ;  
 Vous encensés MINERVE & MELPOMENE.

Que ce spectacle enchante mes regards !  
 Que j'aime à voir un véritable Sage  
 Briser les fers d'un indigne esclavage ,  
 Fuir de Paris les superbes remparts ,  
 Les lieux trompeurs où se forme l'orage ,  
 Et cultiver dans le fond d'un Village ,  
 Les dons du Ciel , la raison & les arts.  
 Le calme heureux , la liberté suprême ,  
 Sont vos trésors. Tous vos jours sont sereins ;  
 Les noirs soucis couvrent le diadème ;  
 Mais le bonheur adoré des humains ,  
 Est au mortel qui vit avec lui même.

Dans ce Réduit , dans ce séjour heureux  
 Où les beaux arts vous entourent sans cesse ,  
 Où la raison , soutien de la vieillesse ;  
 Vous ceint toujours de l'écherpe des jeux ,  
 Chantre divin ; ma muse vous admire ,  
 Elle vous voit dans une douce douce paix ,  
 Tirer encore des sons de votre lyre ,  
 De la vertu nous peindre les attraits ,

Des passions nous crayonner l'empire ,  
 Et couronné de lauriers toujours verts ,  
 Par vos accens enchanter l'Univers ;  
 Tantôt plus grave Ecrivain respectable ,  
 Vous détruisés de pieuses erreurs ,  
 Vous déchirés le voile méprisable  
 Donts'enveloppe un ramas d'Imposteurs ,  
 De JULIEN vous défendés la cendre ,  
 Et vôtre voix, qu'on s'eupresse d'entendre ,  
 Sur son tombeau fait verser quelques pleurs.

Mais peu content de ce double avantage ,  
 D'être à la fois & VIRGILE & PLATON ,  
 Peu satisfait d'enchaîner nôtre hommage ,  
 Vous unissés l'exemple à la leçon.  
 Vous pratiquéés cette vertu sublime  
 Dont les mortels méconoissent le prix ;  
 L'humanité que vôtre bouche anime ,  
 Respire en vous come dans vos écrits ;  
 La calomnie est forcée à se taire  
 Quand l'univers répète vos bienfaits ;  
 Quand vous servés sans espoir de salaire ,  
 Et nous montrés sans faste & sans apprêts ,  
 Ce que vingt Rois peut être auroient dû faire.

J'entens le cri des cœurs reconnoissans ,  
 Vous célébrer come un Dieu tutelaire ,  
 Je vois fumer leur légitime encens :  
 Et si ZOÏLE armé de l'imposture ,  
 Vouloit ternir vos bienfaits renaissans ,)

Le monde entier à sa volonté pure ,  
 Attesteroit à la tace future ,  
 Que vos vertus égalent vos talens.



## R E P O N S E

*De Mr. DE VOLTAIRE.*

**P**UIS qu'il faut croire quelque chose ;  
 J'avouerais qu'en lisant vos séduisans écrits  
 Je crois à la métempicoise ;  
 ORPHE'E au bord du Tanais  
 Expira dans vôtre Pays.  
 Près du lac de Genève il vient se faire entendre ;  
 En vous il renaît aujourd'hui ;  
 Et vous ne devés pas attendre  
 Que les femmes jamais vous batent come lui.



## R E P O N S E

*De M. le Comte DE SCHOUWALOW, au  
 Compliment de M. DE VOLTAIRE.*

**D**IEU du Permesse  
 Vos vers charmans  
 Ont dans mes sens

Porté l'ivresse ,  
 Mais les talens ,  
 C'est autre chose.  
 Métempicoſe  
 N'est plus du tems.  
 Si d'EURIDICE  
 L'aimable époux  
 Touché par vous  
 M'étoit propice ,  
 Si de ce bord  
 Où de la mort  
 S'étend l'empire ,  
 A tous mes jeux  
 Ce Chantre heureux  
 Daignoit fourire ,  
 De mes pipeaux  
 Avec adreſſe  
 Par ſes travaux  
 Feroit ſans ceſſe  
 Sortir des ſons  
 Charmans & doux  
 Quand mes chanſons  
 Seroient pour vous.



## A V I S.

**O**N peut encore trouver des Billets de la troi-  
 sième Loterie de Neuchâtel, qui se tirera le 7 Fé-  
 vrier prochain, chez M. Félix Henri MEURON,

Maitre des Clés en chef, & seul Collecteur de cette Loterie pour Neuchâtel Il y en a aussi à Genève chez M André BOVAY Fils. Le Plan est le même que celui de la seconde Loterie. Il y a 2500 Billets à un Ecu neuf ou L 4 de Suisse font L 10000. Les Lots sont distribués come suit

1	Lot	de	2000	L 2000
1		de	1000	1000
1		de	400	400
2		de	200	400
5		de	80	400
10		de	50	500
30		de	30	900
50		de	20	1000
100		de	10	1000
300		de	8	2400
<hr/>				<hr/>
500	Lots			L 10000

On prélèvera le bénéfice de 10 pour 100 sur les Lots, qui seront payés d'abord après le Tirage.

---

Le mot du premier Logogriphe est CORDE, où l'on trouve *Cor*, *Roc*, *Ré*, *Co-de*. Celui du second est LANGE; on y trouve *Age*, *Ane*, *Ange*. Le troisième est PERLE, qui renferme *Père* & *Lépre*. Le quatrième est MITRE, en ôtant le *t*, reste *mi* & *ré*. Le cinquième est LIVRE; otez le *v*, reste *lire*. Le sixième est CORME, ôtez le *c*, reste *Orme*.

---

## T A B L E.

<b>P</b> ENSE'ES détachées sur la mort.	563
Pensées diverses.	570
Réflexions sur les égards qu'on doit aux Domestiques.	725
Extrait d'un Article de l'Encielopédie An , Année.	586
Lettre de M. T. à Mad. de L***.	597
Réponce de Mad. de L*** à la Lettre précédente.	598
Autre Lettre de M. T. en réponse à la précédente.	602
L'Épreuve dangereuse , Conte moral.	606
Eloges de René Descartes , deux Dis- cours couronnés par l'Académie Françoise.	624
Prix de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres de Paris.	650
———— de l'Académie des Sciences , Belles Lettres & Arts de Lion.	651
———— de la Société Oeconomique de Bienne.	652
Problème.	653
Extrait de l'Œuvre de M. de V. , Comédie.	655
Épître de M. de S. à M. de V.	382
Réponse de M. de S. à M. de V.	685
Réponse de M. le Comte de Schouwalow.	685
Avis.	686

